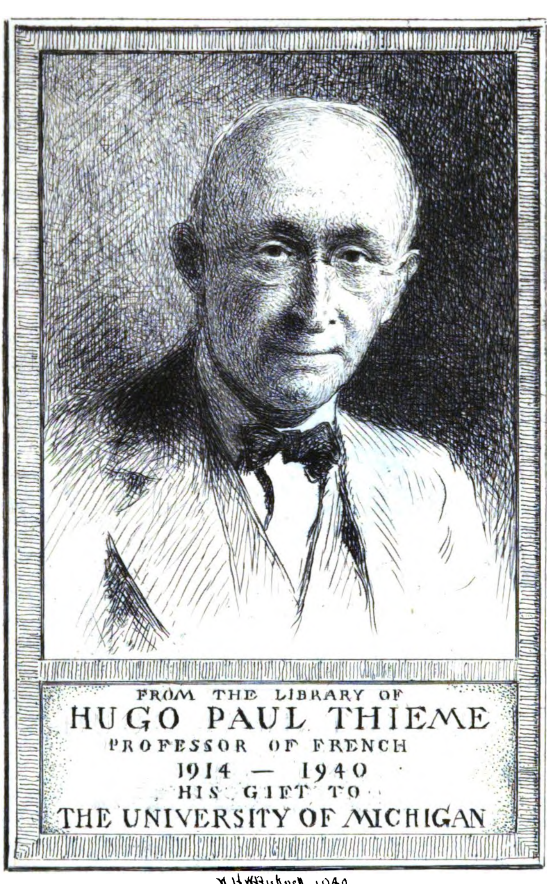

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME

LES DEUX
ARTS POÉTIQUES
D'HORACE ET DE BOILEAU


FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

LES DEUX
ARTS POÉTIQUES
D'HORACE ET DE BOILEAU

AVEC TRADUCTION EN VERS ET EN PROSE

PAR

J.-C. BARBIER

CONSEILLER A LA COUR DE CASSATION



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DU COLLÉGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

7, RUE DE MÉDICIS, 7

—

1874

PRÉFACE.

Il est remarquable que les quatre grands siècles littéraires ont inspiré et fait naître quatre *poétiques* où sont exposées les règles de l'art d'écrire.

Le beau siècle de Périclès était expiré, mais les souvenirs en étaient vivants encore, quand, le premier, Aristote produisit sa *Poétique*. Là, d'une main magistrale, il a posé tous les principes ; et sa doctrine, transmise d'âge en âge, est restée la loi des œuvres de l'esprit.

Au siècle d'Auguste, Horace publia son *Épître aux Pisons,* à laquelle Quintilien a donné le nom d'*Art poétique,* nom qui lui a été confirmé par la postérité.

Au siècle des Médicis, Vida, évêque d'Albe,

s'inspirant d'Aristote et d'Horace, composa une *Poétique*, écrite en très-bons vers latins et divisée en trois chants. Dans le premier, il traite de l'éducation du poëte et raconte l'origine et l'histoire de la poésie. Dans le second, il parle du poëme héroïque ou de l'épopée, et il en emprunte surtout les règles à Virgile, qu'il présente comme un modèle inimitable. Il consacre le troisième à l'élocution poétique et trace, avec autant de lucidité que de charme, les règles de l'harmonie imitative.

Enfin, sous Louis XIV, Boileau, mettant à profit les richesses de ses devanciers, écrivit son *Art poétique*, dont il est superflu de faire l'éloge.

En 1771, un savant littérateur, l'abbé Batteux, eut l'idée de recueillir et de publier ces *quatre poétiques*, en accompagnant les trois premières d'une traduction en prose fort estimable.

Le plan de ce petit volume est plus simple. J'ai voulu y mettre en parallèle *les deux Arts poétiques* d'Horace et de Boileau. La

comparaison de l'œuvre du poëte latin avec celle du poëte français est ainsi rendue facile et me semble pleine d'intérêt.

Chacun sait qu'Horace n'avait pas prétendu faire un poëme didactique, mais seulement exposer, dans une Épître familière, les règles de la poésie et les préceptes du bon goût. Cette Épître est adressée à des amis, à Pison, vainqueur des Thraces, et à ses deux fils, dont l'aîné, il est permis de le supposer, s'essayait à la poésie. Cette causerie littéraire du poëte romain est devenue un véritable code poétique.

Boileau a élargi le cadre. Il a fait un vrai poëme, en quatre chants, où le mérite de la méthode est relevé par la sagesse des préceptes et par la forme heureuse que l'auteur a donnée à ses pensées, soit dans les morceaux qui lui sont propres, soit dans les emprunts nombreux qu'il a faits à Horace, dont tout le suc a passé dans son ouvrage.

Il est à peine besoin de rappeler la division simple et lumineuse du poëme de Boileau.

Le premier chant est rempli par les préceptes généraux et par l'histoire de la poésie française.

Le deuxième trace, pour nos auteurs, les règles des diverses compositions poétiques : l'Idylle, — l'Élégie, — l'Ode, — le Sonnet, — l'Épigramme, — le Rondeau, — la Ballade, — le Madrigal, — la Satire, — le Vaudeville.

Dans de magnifiques développements et dans un langage digne du sujet, le troisième chant traite de la Tragédie, — de l'Épopée, — de la Comédie.

Enfin l'auteur expose, dans le quatrième, l'origine de la poésie et nous montre sa noble destination au sein de l'humanité ; puis il termine son poëme par l'éloge de *Louis,* qui, comme son siècle et à cause de son siècle, a mérité le nom de Grand.

Les vers de Boileau sont dans la mémoire de tous ceux qui aiment les lettres.

J'ai pensé qu'un rapprochement intime avec ceux d'Horace les ferait mieux ressortir encore.

J'ai traduit l'*Art poétique* d'Horace en vers

français. J'ai essayé de ne pas tomber dans le prosaïsme, tout en restant un interprète fidèle. Ai-je réussi? Au lecteur de le dire. Il en jugera plus aisément, avec la traduction en prose que j'ai placée à la fin du volume, et à la suite des passages extraits des deux poëmes et qui tiennent les uns aux autres par une évidente filiation.

Juin 1873.

L'ART POÉTIQUE

D'HORACE

DIVISION

DE L'ART POÉTIQUE D'HORACE.

On a quelquefois reproché à l'*Art poétique* d'Horace un défaut de méthode. Ce reproche ne nous paraît pas fondé. Il suffit d'introduire, dans les 476 vers qui composent *l'Épître aux Pisons*, une division rationnelle, pour reconnaître le parfait enchaînement des idées du poëte. Nous avons adopté les deux divisions suivantes : la première qui fractionne l'ouvrage en six parties principales, la seconde qui le partage en vingt-quatre paragraphes, dans lesquels on peut suivre pas à pas la pensée de l'auteur. Il nous a paru que cette dernière division surtout facilite pour tout le monde la complète intelligence de l'œuvre d'Horace.

1er SOMMAIRE.

I. Matière et parties diverses d'un poëme (§§ 1, 2, 3).
II. Élocution, — emploi des mots, — construction des vers (§§ 4, 5, 6).

III. Personnages introduits dans la fable ou le drame (§ 7).
IV. Des mœurs propres à chaque âge et à chaque caractère (§§ 8, 9, 10).
V. De la Tragédie et de la Comédie (§§ 11, 12, 13, 14, 15).
VI. Préceptes divers pour former et perfectionner un poëte : la nature, — l'art, — le travail, — le choix d'un censeur judicieux (§§ 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24).

2e SOMMAIRE (plus détaillé).

§ 1. Qualités nécessaires à tout poëme : unité, simplicité. — § 2. Éviter tout excès. — § 3. Consulter ses forces : faire régner l'ordre en son sujet. — § 4. L'art des mots, les rajeunir, en créer au besoin. — § 5. Les divers rhythmes appropriés aux divers genres de poésies : ton qui convient à chacune d'elles. — § 6. Un poëme n'est vraiment beau que s'il est pathétique. — § 7. Vérité des caractères historiques ou créés par l'auteur. — § 8. Point de début emphatique; il faut tenir plus qu'on ne promet. — § 9. Les mœurs : conformité des personnages avec leur âge et leur situation. — § 10. Ce qu'il faut montrer, ce qu'il faut cacher au spectateur. — § 11. Construction du drame. — § 12. Origine et progrès du théâtre latin : les personnages, le chœur. — § 13. Suite : Les Satyres et les Faunes sur la scène : enjouement mêlé à la gravité tragique, mais sans trivialité ni bassesse. — § 14. Emploi des diverses sortes de vers dans les œuvres dramatiques; nécessité d'étudier les modèles de la Grèce. — § 15. La Tragédie : Thespis, Eschyle. La Comédie. Polir et limer ses ouvrages, au lieu de croire que le génie tient tout de la nature. — § 16. La raison est le principe de l'art. Le poëte doit étudier la nature vivante. — § 17. Les viles préoccupations d'intérêt tuent le sentiment poétique chez la jeunesse romaine. — § 18. Double but du poëte : l'utile et l'agréable. — § 19. Certains défauts sont excusables et tiennent à la faiblesse humaine. —

§ 20. Mais la médiocrité, qu'on tolère ailleurs, est interdite en poésie. — § 21. Naissance de la poésie; sa noble mission à l'origine des sociétés. — § 22. Sans l'étude, insuffisance des dons naturels. — § 23. Flatteurs intéressés autour d'un auteur : qu'il choisisse un censeur rigide. — § 24. On fuit comme la peste un mauvais poëte, un maniaque qui vous poursuit et vous assassine de ses vers.

Q. HORATII FLACCI

DE ARTE POETICA LIBER.

AD PISONES.

§ 1.

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne,
Spectatum admissi, risum teneatis, amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species, ut nec pes nec caput uni
Reddatur formæ. — Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim,
Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

L'ART POÉTIQUE

D'HORACE.

ÉPITRE AUX PISONS.

§ I.

Qu'un peintre aille, un beau jour, poser tant bien que mal
La tête d'un humain sur le cou d'un cheval ;
A des membres divers, monstrueux assemblage,
Que son caprice ajoute un bizarre plumage ;
Qu'il termine en poisson le buste noble et beau
D'une femme : en voyant cet étrange tableau,
Chers Pisons, vous rirez, n'est-ce pas ? — Tel me semble
Un livre, amas confus d'objets mêlés ensemble
Sans principe ni fin, partant sans unité,
Rêves creux d'un cerveau par la fièvre agité.
Le peintre et le poëte ont l'heureux privilége
De tout oser ; ce droit qui toujours les protége,
Je l'accorde, bien plus, j'en réclame ma part,
Mais qu'il reste interdit par la nature et l'art
D'unir dans la même œuvre, accouplant les contraires,
Aux tigres les brebis, aux oiseaux les vipères.

Inceptis gravibus plerumque et magna professis
Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus, quum lucus et ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum aut pluvius describitur arcus;
Sed nunc non erat his locus. Et fortasse cupressum
Scis simulare : quid hoc, si fractis enatat exspes
Navibus, ære dato qui pingitur? Amphora cœpit
Institui : currente rota, cur urceus exit?
Denique sit quidvis simplex duntaxat et unum.

§ 2.

Maxima pars vatum, pater et juvenes patre digni,
Decipimur specie recti. Brevis esse laboro,
Obscurus fio ; sectantem lævia nervi
Deficiunt animique ; professus grandia turget;
Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ;
Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum silvis appingit, fluctibus aprum.

Un début est pompeux et nous promet beaucoup :
Pour éblouir les yeux soudain l'auteur y coud
Quelques lambeaux de pourpre... Une forêt sacrée,
Un autel de Diane, ou bien l'onde nacrée
D'un ruisseau qui gaîment parcourt des prés fleuris,
Ou le Rhin mugissant, ou l'écharpe d'Iris :
Magnifiques morceaux, s'ils étaient à leur place !
Tu sais peindre un cyprès : que veux-tu qu'il en fasse,
Ce pauvre naufragé, s'il te paie un tableau
Qui le montre, au milieu des débris d'un vaisseau,
Se sauvant à la nage ? — Un tour de roue encore
Pour façonner l'objet... Quoi ! j'attends une amphore.
Tu m'offres une tasse ! — Un sujet bien traité
Doit apparaître à tous simple en son unité.

§ 2.

Sachez, Pison, et vous dignes fils d'un tel père,
Quelle déception attend et désespère
Le malheureux poëte... — Il tâche d'être court,
Il est obscur ; ailleurs, lorsque son esprit court
Après la grâce, adieu la vigueur ; s'il s'élève,
Il arrive à l'enflure et le nuage crève ;
L'un craint trop la tempête, il rampe tristement ;
L'autre, pour varier son sujet dignement,
Y joint le merveilleux : dans la forêt profonde
Il nous montre un dauphin, un sanglier dans l'onde.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.
Æmilium circa ludum faber unus et ungues
Exprimet et molles imitabitur ære capillos,
Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet. Hunc ego me, si quid componere curem,
Non magis esse velim quam naso vivere pravo,
Spectandum nigris oculis nigroque capillo.

§ 3.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, et versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, et præsens in tempus omittat;
Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.

§ 4.

In verbis etiam tenuis cautusque serendis,
Dixeris egregie, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. Si forte necesse est
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis

Même en fuyant le mal, combien d'art il nous faut
Pour ne pas nous jeter dans un pire défaut!
Ce sculpteur sait polir un ongle avec finesse,
Des blonds cheveux il donne à l'airain la mollesse :
Pour une œuvre d'ensemble, hélas! il n'en peut mais.
Ah! ne l'imitons point, si je produis jamais!
Entre deux yeux ornant une belle figure
Plutôt montrer un nez de difforme structure!

§ 3.

Auteurs, voyez quel poids vos reins peuvent porter,
Afin d'y mesurer le sujet à traiter.
Lorsqu'il est bien choisi, sans effort on l'expose ;
Avec ordre et clarté tout alors s'y dispose.
L'ordre est d'un très-grand prix : il sert, sans contredit,
A produire en son temps ce qui doit être dit,
A différer le reste : il nous fait reconnaître
Ce qu'il faut embellir, ce que l'on peut omettre.

§ 4.

Parlons des mots : l'art seul enseigne à les unir.
Ce terme a-t-il vieilli? L'on peut le rajeunir ;
Il suffira souvent d'une heureuse alliance.
Que l'auteur même, usant d'une sobre licence,
Au besoin crée un mot; loin d'être défendu,

Continget, dabiturque licentia sumpta pudenter ;
Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadant, parce detorta. Quid autem?
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque? Ego cur, acquirere pauca
Si possum, invideor, quum lingua Catonis et Ennî
Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum
Nomina protulerit? Licuit, semperque licebit,
Signatum præsente nota producere nomen.
Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.
Debemur morti nos nostraque : sive receptus
Terra Neptunus classes Aquilonibus arcet,
Regis opus, sterilisque diu palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum,
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius, mortalia facta peribunt,
Nedum sermonum stet honos et gratia vivax.
Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,
Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.

Parce que nos vieillards ne l'ont point entendu,
Ce mot réussira si, Grec par l'origine,
Il se plie aisément à la forme latine.
Et pourquoi donc priver Virgile ou Varius
D'un droit qu'ont exercé Plaute et Cécilius ?
Ai-je tort si, prenant Ennius pour modèle
Ou Caton, j'enrichis la langue maternelle ?
Non, non : en innovant vous êtes disculpé
Lorsqu'au coin du présent votre mot est frappé.
Des feuilles de nos bois, qui tombent chaque année
Quand l'automne a paru, la première fanée
Vient du premier bourgeon : les mots ont même sort :
Nous et nos œuvres, tout est promis à la mort.
Ces magnifiques ports que des princes creusèrent,
Où contre l'Aquilon des flottes s'abritèrent ;
Ces marais, aujourd'hui trésor de la cité,
Et que le soc rendit à la fertilité ;
Ce fleuve, que longtemps l'agriculteur redoute
Et qui, docile enfin, suit sa nouvelle route :
Ouvrages des humains, comme eux ils périront.
Et les mots ? Pensez-vous que seuls ils garderont
Leur éclat éternel ? Erreur ! le temps les livre
A la commune loi : nous allons voir revivre
Un terme trop longtemps dans l'ombre enseveli,
Quand d'autres à leur tour tomberont dans l'oubli
Après un long service : ainsi le veut l'usage,
Arbitre souverain et maître du langage.

§ 5.

Res gestæ regumque ducumque et tristia bella
Quo scribi possent numero monstravit Homerus.
Versibus impariter junctis querimonia primum,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.
Archilochum proprio rabies armavit iambo :
Hunc socci cepere pedem grandesque cothurni,
Alternis aptum sermonibus, et populares
Vincentem strepitus, et natum rebus agendis.
Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, et equum certamine primum,
Et juvenum curas, et libera vina referre.
Descriptas servare vices operumque colores
Cur ego, si nequeo ignoroque, poeta salutor?
Cur nescire, pudens prave, quam discere malo?
Versibus exponi tragicis res comica non vult;
Indignatur item privatis ac prope socco
Dignis carminibus narrari cœna Thyestæ.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.
Interdum tamen et vocem comœdia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore;
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

§ 5.

Sur quel rhythme redire et les fameux exploits,
Et les fureurs de Mars, et les hauts faits des rois?
Homère nous traça les lois du vers épique.
Puis les pieds inégaux de l'élégant dystique
Sont venus tour à tour exprimer la douleur
Et les chants du plaisir; mais sait-on quel auteur
Modula le premier l'élégie? — On l'ignore...
Dispute de savants, procès pendant encore!
  L'iambe, qu'en sa rage Archiloque inventa,
Au brodequin modeste ensuite se prêta,
Puis au noble cothurne : il marche, il court, il roule,
Et, propre au dialogue, il domine la foule.
La lyre d'Erato peut célébrer les Dieux,
Les héros ou l'Athlète au front victorieux,
Les concerts des buveurs, les amoureuses plaintes.
Chaque genre aura donc ses couleurs et ses teintes.
Sans cet art, je ne puis être poëte... Allons
Redonner au travail des jours nombreux et longs!
  Point de vers trop pompeux pour un tableau comique;
Point de style trop bas pour un sujet tragique,
Pour décrire Thyeste et son festin sanglant.
Chaque chose en son lieu! — Quelquefois cependant
Thalie hausse la voix: de Chrémès la colère
S'exhale sur un ton au-dessus du vulgaire.

Telephus et Peleus, quum pauper et exsul uterque,
Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querela.

§ 6.

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto,
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.
Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus : si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi ; tunc tua me infortunia lædent,
Telephe vel Peleu; male si mandata loqueris,
Aut dormitabo aut ridebo. Tristia mœstum
Vultum verba decent; iratum, plena minarum;
Ludentem, lasciva; severum, seria dictu.
Format enim natura prius nos intus ad omnem
Fortunarum habitum; juvat, aut impellit ad iram,
Aut ad humum mœrore gravi deducit et angit;
Post effert animi motus interprete lingua.
Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites peditesque cachinnum.
Intererit multum Davusne loquatur an heros,
Maturusne senex, an adhuc florente juventa
Fervidus, an matrona potens, an sedula nutrix

D'une autre part, Pélée ou Télèphe exilé
Ne dit pas son malheur dans un style ampoulé:
Du langage tragique il fuit la pompe vaine,
S'il veut que le public s'intéresse à sa peine.

§ 6.

C'est peu d'un beau poëme: il faut que l'auditeur
Se sente remué jusques au fond du cœur.
Les pleurs comme les ris nous font pleurer ou rire:
Ta plainte est fort touchante, ô Télèphe: elle tire
Les larmes, quand d'abord les tiennes ont coulé,
Quand on lit la douleur sur ton front désolé;
Mais si ton rôle est faux, je ris ou fais un somme.
L'expression s'ajuste au visage de l'homme,
A son état d'esprit: vive avec la gaîté,
Elle sera sévère avec la gravité,
Triste avec le chagrin. C'est la nature même
Qui nous promène ainsi de l'un à l'autre extrême:
Elle invite à la joie, ou pousse à la fureur,
Nous abat sous le poids d'une morne langueur,
Ou suscite en nos cœurs, par sa flamme secrète,
L'ardeur des sentiments que la bouche interprète.
Mets d'accord la personne et le discours: sinon,
Peuple et patriciens vont rire à plein poumon.
Ne fais donc point parler un héros en esclave,
En jeune homme fougueux un vieillard à l'air grave,

Mercatorne vagus, cultorne virentis agelli;
Colchus, an Assyrius; Thebis nutritus, an Argis,

§ 7.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor. Honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.
Si quid inexpertum scenæ committis, et audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.
Difficile est proprie communia dicere; tuque
Rectius Iliacum carmen deducis in actus
Quam si proferres ignota indictaque primus.
Publica materies privati juris erit, si
Non circa vilem patulumque moraberis orbem,
Nec verbum verbo curabis reddere fidus
Interpres, nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet aut operis lex.

§ 8.

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim :
« Fortunam Priami cantabo et nobile bellum. »

Une dame en suivante, un Scythe en habitant
De la ville d'Argos, un fermier en traitant.

§ 7.

Sur la tradition réglez vos caractères,
Ou, si vous les créez, auteurs, soyez sévères
Et vrais dans le dessin. — En scène montrez-nous
Achille, glaive en main et bouillant de courroux;
Qu'Ixion soit perfide, Oreste lamentable,
Ino toute plaintive et Médée intraitable.
Un nouveau personnage est créé : qu'avant tout
D'accord avec lui-même il reste jusqu'au bout.
Mais, fuyant les périls de la fiction pure,
Cherche dans l'Iliade une route plus sûre :
Ton sujet, puisé là, sera bien mieux goûté
Qu'une fable inconnue et sans autorité.
Ce domaine public deviendra ta matière,
Ton bien propre, pourvu que, sortant de l'ornière,
Tu ne t'épuises pas, servile imitateur,
A rendre mot pour mot le poëte inventeur :
Crains qu'en un cercle étroit ta muse emprisonnée
Malgré toi n'y demeure à jamais enchaînée.

§ 8.

N'imite point d'abord cet auteur vaniteux :
« *C'est Priam que je chante, et les combats fameux...* »

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?
Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.
Quanto rectius hic, qui nil molitur inepte :
« Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit et urbes. »
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten Scyllamque et cum Cyclope Charybdin ;
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum trojanum orditur ab ovo.
Semper ad eventum festinat, et in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit, et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit;
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

§ 9.

Tu, quid ego et populus mecum desideret, audi.
Si plausoris eges aulæa manentis, et usque
Sessuri donec cantor *Vos plaudite* dicat;
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus et annis.
Reddere qui voces jam scit puer, et pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere, et iram
Colligit ac ponit temere, et mutatur in horas.

Avec un tel fracas lorsqu'il ouvre la bouche,
Nous attendons merveille... et la montagne accouche
D'une souris. — Quel tact dans ce simple début :
« *O Muse, redis-moi le guerrier qui courut*
« *Les mers et les cités, en fuyant de Pergame!* »
Point de vaine fumée après un peu de flamme,
Un feu clair : le poëte, à sa vive lueur,
De magiques tableaux déroule la splendeur,
Scylla, gouffre béant, Charybde et Polyphême.
De l'antique Ilion s'il dit l'heure suprême,
Jusqu'aux œufs de Léda voudra-t-il remonter?
Non; vers le dénoûment on le voit se hâter.
C'est en pleine action que d'abord il nous jette;
Ce qui semble rebelle à l'art, il le rejette :
Récits vrais et touchants, mensonges gracieux
Chez lui vont composer un tout harmonieux.

§ 9.

Écoute-bien : veux-tu que ton œuvre captive
Les suffrages de tous? Que la foule attentive
Reste pour t'applaudir de la voix et des mains
Quand l'acteur aura dit : *Applaudissez, Romains?*
Marque avec un grand soin dans chaque personnage
La nuance qui tient au caractère, à l'âge.
L'enfant, dès qu'il bégaye et commence à marcher,
Se plaît au jeu; sans cause on le voit se fâcher,

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque, et aprici gramine Campi ;
Gereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernix.
Conversis studiis, ætas animusque virilis
Quærit opes et amicitias, inservit honori,
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda, vel quod
Quærit, et inventis miser abstinet ac timet uti,
Vel quod res omnes timide gelideque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, castigator censorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt. Ne forte seniles
Mandentur juveni partes pueroque viriles,
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

§ 10.

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.
Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ

Mais il tourne à tout vent et bientôt il s'apaise.
L'adolescent imberbe et qui se sent à l'aise
Quand son Mentor est loin, aime chevaux et chiens :
Imprévoyant, rebelle aux conseils des anciens,
Prodigue, et dans ses goûts inconstant et frivole,
Aux empreintes du mal c'est une cire molle.
L'âge viril apporte un complet changement :
L'homme calcule alors; il agit mûrement,
Recherche des appuis, des honneurs, la richesse.
Des maux de toute sorte assiégent la vieillesse :
Le trésor, qu'elle met tant de soin à cacher,
Que de peine il lui coûte! elle n'ose y toucher.
En rêvant l'avenir, elle est froide et peureuse,
Vante le bon vieux temps, et, de sa voix grondeuse,
Gourmande sans pitié les choses d'aujourd'hui.
Les bienfaits que le temps nous apporte avec lui,
Au déclin de la vie il vient nous les reprendre.
L'écrivain donc qui sait observer et comprendre
De ces âges divers la nature et le ton,
Ne fera point agir un jeune homme en barbon.

§ 10.

L'action s'offre aux yeux ou nous est racontée.
Par les sons qu'elle entend l'âme moins excitée
S'émeut fort aux tableaux que l'auteur lui fait voir
Et que lui transmet l'œil, ce fidèle miroir.

Ipse sibi tradit spectator : non tamen intus
Digna geri promes in scenam, multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Ne pueros coram populo Medea trucidet,
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus,
Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

§ 11.

Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula quæ posci vult et spectata reponi;
Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit; nec quarta loqui persona laboret.
Actoris partes chorus officiumque virile
Defendat; neu quid medios intercinat actus
Quod non proposito conducat et hæreat apte.
Ille bonis faveatque et consilietur amice,
Et regat iratos, et amet pacare tumentes;
Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem
Justitiam legesque et apertis otia portis;
Ille tegat commissa, Deosque precetur et oret,
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

§ 12.

Tibia non, ut nunc, orichalco vincta tubæque
Æmula, sed tenuis simplexque foramine pauco,

Mais il en est qu'en scène il ne faut point produire
Et qu'au peuple assemblé le récit doit traduire.
Nous ne souffrirons pas que Médée à nos yeux
Égorge ses enfants : le repas odieux
De l'exécrable Atrée ou la métamorphose
De Cadmus en serpent, qu'aux regards on expose,
Ces objets blesseront, dans leur réalité,
Les sens et la raison du public révolté.

§ 11.

Si ton drame veut plaire, il doit avoir cinq actes :
Bien construit et gardant ces mesures exactes,
Son succès est certain. — Qu'un Dieu très-rarement
Descendant de l'Olympe apporte un dénoûment.
Trois interlocuteurs, c'est le nombre qu'on aime.
  Le chœur aura son rôle : il est acteur lui-même ;
Son chant tient au sujet, concourt à l'action :
Il vante la vertu, calme la passion,
Célèbre les douceurs d'une table frugale,
La justice et la paix, les lois et la morale ;
Confident du malheur, il invoque les Dieux
Pour qu'ils aident le faible et perdent l'orgueilleux.

§ 12.

Humble et simple autrefois, de quelques trous percée,
La flûte n'était pas de cuivre rehaussée,

Adspirare et adesse choris erat utilis, atque
Nondum spissa nimis complere sedilia flatu,
Quo sane populus numerabilis, utpote parvus,
Et frugi castusque verecundusque coibat.
Postquam cœpit agros extendere victor, et urbem
Latior amplecti murus, vinoque diurno
Placari Genius festis impune diebus,
Accessit numerisque modisque licentia major.
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus urbano confusus, turpis honesto?
Sic priscæ motumque et luxuriem addidit arti
Tibicen, traxitque vagus per pulpita vestem;
Sic etiam fidibus voces crevere severis,
Et tulit eloquium insolitum facundia præceps,
Utiliumque sagax rerum et divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

§ 13.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agrestes Satyros nudavit, et asper
Incolumi gravitate jocum tentavit, eo quod
Illecebris erat et grata novitate morandus
Spectator functusque sacris, et potus, et exlex.

Et ses modestes sons accompagnant les chœurs
Suffisaient aux plaisirs de rares auditeurs,
Romains des premiers temps et dont le caractère
Au théâtre gardait quelque chose d'austère.
Quand le peuple vainqueur eut agrandi ses murs,
Qu'il fit couler le vin à flots pressés et purs
Pour ses Dieux familiers, sur les rives du Tibre,
Aussi bien que le chant, le vers devint plus libre.
Du parterre confus où, sans ordre ni rang,
Siégea l'homme de goût auprès de l'ignorant,
Que pouvait-on attendre? Alors, vers et musique
Sortirent de la voie ouverte à l'art antique :
A la flûte modeste, à ses sons doux et vifs
Il fallut ajouter danses et pas lascifs.
Dès lors aussi la Muse affranchie a su prendre
Un plus brillant essor, et le chœur fait entendre
Tantôt un sage avis qu'il nous jette en passant,
Tantôt, comme l'oracle, un prophétique accent.

§ 13.

Quand pour gagner un bouc on accorda la lyre,
Demi-nu sur la scène apparut le Satyre :
L'auteur voulut mêler quelque légèreté
A l'action tragique, et, par la nouveauté,
Captiver un public trop sujet aux caprices,
Parfois enluminé du vin des sacrifices.

Verum ita risores, ita commendare dicaces
Conveniet Satyros, ita vertere seria ludo,
Ne, quicumque Deus, quicumque, adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper et ostro,
Migret in obscuras humili sermone tabernas,
Aut, dum vitat humum, nubes et inania captet.
Effutire leves indigna Tragœdia versus,
Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit Satyris paulum pudibunda protervis.
Non ego inornata et dominantia nomina solum
Verbaque, Pisones, Satyrorum scriptor amabo;
Nec sic enitar tragico differre colori,
Ut nihil intersit, Davusne loquatur, et audax
Pythias, emuncto lucrata Simone talentum,
An custos famulusque Dei Silenus alumni.
Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis
Speret idem, sudet multum frustraque laboret
Ausus idem : tantum series juncturaque pollet!
Tantum de medio sumptis accedit honoris!
Silvis deducti caveant, me judice, Fauni,
Ne, velut innati triviis ac pæne forenses,
Aut nimium teneris juvenentur versibus unquam,
Aut immunda crepent ignominiosaque dicta :

Mais le discours malin du Satyre moqueur
Ne doit pas à l'ensemble ôter toute grandeur :
Héros ou demi-dieu, chef ou roi qui gouverne
Ne descendra jamais aux propos de taverne ;
De même, il n'ira pas se perdre follement
Au milieu des brouillards du sombre firmament.
Melpomène jamais ne peut être bouffonne
Ainsi que le Satyre ; et, comme la matrone
Qui danse, s'il le faut, mais avec dignité,
Elle demeure grave au sein de la gaîté.
Quant à moi, je fuirais l'expression cynique,
Je voudrais respecter le coloris tragique :
Dans mes vers, de Bacchus le père nourricier
Ne reproduirait pas le langage grossier
De l'esclave Davus, le jargon ridicule
De Pythia qui plume un vieillard trop crédule.
Pour composer ma fable, amis, je choisirais
Un modèle connu de tous, et j'aimerais
Que chacun se flattât d'y réussir sans peine,
Puis, qu'après bien des soins, suant et hors d'haleine,
Il dût y renoncer. — Tant l'art a de vertu !
Tant il peut rajeunir un sujet rebattu !
Le Faune, dans ses bois, n'a jamais pu connaître
Ni les mots d'un goujat, ni ceux d'un petit-maître :
Ne fais donc pas sortir de sa bouche un discours
Qu'on débite au forum ou dans nos carrefours :
Sinon, qui bat des mains à tes plats hémistiches ?

Offenduntur enim, quibus est equus et pater et res,
Nec, si quid fricti ciceris probat et nucis emptor,
Æquis accipiunt animis donantve corona.

§ 14.

Syllaba longa brevi subjecta vocatur iambus,
Pes citus; unde etiam trimetris accrescere jussit
Nomen iambeis, quum senos redderet ictus,
Primus ad extremum similis sibi. Non ita pridem,
Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures,
Spondeos stabiles in jura paterna recepit
Commodus et patiens, non ut de sede secunda
Cederet aut quarta socialiter. Hic et in Accî
Nobilibus trimetris apparet rarus, et Ennî.
In scenam missos magno cum pondere versus,
Aut operæ celeris nimium curaque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.
Non quivis videt immodulata poemata judex,
Et data Romanis venia est indigna poetis.
Idcircone vager scribamque licenter? an omnes
Visuros peccata putem mea, tutus et intra
Spem veniæ cautus? Vitavi denique culpam,
Non laudem merui. Vos exemplaria græca

Le bas peuple, nourri de noix et de pois chiches.
Mais les gens délicats, tu vas tous les blesser,
Oui, tous; de leur suffrage il faudra te passer.

§ 14.

Quand la brève précède une longue, elle forme
L'iambe, pied rapide et de son et de forme.
L'iambique, appelé *trimètre* quelquefois,
Frappe de ses six pieds notre oreille six fois.
L'usage a de ce vers modifié le mètre;
Mais si le lourd spondée a su s'y faire admettre,
Le quatrième rang ne peut être tenu,
Pas plus que le second, par ce nouveau venu.
De ces pieds différents l'union est récente :
Chez le vieil Ennius et d'autres que l'on vante
Rarement on la trouve; ainsi rappelle-toi
Que du pesant spondée un trop fréquent emploi
Trahirait chez l'auteur beaucoup de négligence
Ou des règles de l'art la honteuse ignorance.
N'arrive pas qui veut à des jugements sains
Sur les vers : l'indulgence a perdu nos Romains.
N'allez pas, pour cela, prendre toute licence,
Composer au hasard, sans règle et sans décence,
Trop certains d'un pardon que l'on accorde à tous :
A fuir le blâme ainsi quel mérite auriez-vous?
Ouvrez les livres grecs, et, d'une main fidèle,

Nocturna versate manu, versate diurna.
At nostri proavi Plautinos et numeros et
Laudavere sales; nimium patienter utrumque,
Ne dicam stulte, mirati, si modo ego et vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digitis callemus et aure.

§ 15.

Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur et plaustris vexisse poemata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Post hunc, personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus et modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui nitique cothurno.
Successit vetus his Comœdia, non sine multa
Laude; sed in vitium libertas excidit et vim
Dignam lege regi : lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.
Nil intentatum nostri liquere poetæ;
Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere et celebrare domestica facta,
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.
Nec virtute foret clarisve potentius armis,
Quam lingua Latium, si non offenderet unum-

La nuit comme le jour feuilletez ce modèle.
Nos pères, dites-vous, dans Plaute ont admiré
La facture du vers, le trait vif, acéré :
Nos pères ont été bien bons, bien fous peut-être.
Vous et moi, s'il se peut, apprenons à connaître
Ce qui fait, sans bassesse, un terme ingénieux,
Ce qu'est, dans la cadence, un son harmonieux.

§ 15.

Thespis, à qui l'on doit les premiers chants tragiques,
Voiturait ses acteurs sur les places publiques
Tout barbouillés de lie et déclamant des vers.
Ceux d'Eschyle, plus tard, d'une robe couverts,
Vinrent, cothurne aux pieds, masque sur le visage,
Parler sur leurs tréteaux un plus noble langage.
La Comédie alors parut, et son succès
Trop prompt de la licence amena les excès.
La loi se fit entendre et tout rentra dans l'ordre :
Au silence réduit, le chœur cessa de mordre.
En tout genre essayant leurs forces, nos auteurs
Des Grecs ne furent pas toujours imitateurs.
Sur la scène ils ont su présenter, non sans gloire,
Des sujets empruntés à notre propre histoire :
Rome, qui par la guerre acquit tant de grandeur,
Dans les lettres n'eût pas recueilli moins d'honneur,
Si l'écrivain voulait à l'ardeur qui l'anime

Quemque poetarum limæ labor et mora. Vos, o
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem.
Ingenium misera quia fortunatius arte
Credit, et excludit sanos Helicone poetas
Democritus, bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam; secreta petit loca, balnea vitat.
Nanciscetur enim pretium nomenque poetæ,
Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
Tonsori Licino commiserit. O ego lævus,
Qui purgor bilem sub verni temporis horam!
Non alius faceret meliora poemata; verum
Nil tanti est. Ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi :
Munus et officium, nil scribens ipse, docebo;
Unde parentur opes, quid alat formetque poetam,
Quid deceat, quid non; quo virtus, quo ferat error.

§ 16.

Scribendi recte sapere est et principium et fons.
Rem tibi socraticæ poterunt ostendere chartæ;
Verbaque provisam rem non invita sequentur.
Qui didicit patriæ quid debeat et quid amicis,
Quo sit amore parens, quo frater amandus et hospes,

Mettre un frein et subir le travail de la lime.
Noble sang de Numa, rejetez sans pitié
L'ouvrage qui n'est pas fortement châtié,
Que ne sillonna point l'inflexible rature.
« Le génie (a-t-on dit) tient tout de la nature,
Rien de l'art; et les fous peuplent seuls l'Hélicon. »
Et comme Démocrite a produit ce dicton,
Des sots, laissant pousser barbe, ongles, chevelure,
Vivant seuls, refusant le bain à leur souillure,
Se flattent qu'ils vont être en poëtes posés
Parce que Licinus ne les a point rasés.
Sans guérir, ils pourraient épuiser l'ellébore.
Mais d'observer les lois je suis bien dupe encore!
D'un poëme je puis me tirer galamment!
Eh bien, non! — Je serai la pierre, l'instrument
Qui ne saurait trancher, mais où le fer s'aiguise :
Auteurs, j'indiquerai les sources où l'on puise;
Sans écrire, montrant par quel art on écrit,
Je dirai les succès, les écueils de l'esprit.

§ 16.

De l'art le vrai principe et la source certaine,
C'est la raison. Demande à la sagesse humaine
Le fond de ton sujet : la forme s'offrira
De suite et sans effort. — Quand l'écrivain saura
Les devoirs de l'ami, du citoyen, du père,

Quod sit conscripti, quod judicis officium, quæ
Partes in bellum missi ducis, ille profecto
Reddere personæ scit convenientia cuique.
Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, et vivas hinc ducere voces.
Interdum speciosa locis morataque recte
Fabula, nullius veneris, sine pondere et arte,
Valdius oblectat populum meliusque moratur,
Quam versus inopes rerum nugæque canoræ.

§ 17.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere. « Dicat
Filius Albini : Si de quincunce remota est
Uncia, quid superat? Poteras dixisse.— Triens.— Eu!
Rem poteris servare tuam. Redit uncia, quid fit? —
Semis. » At, hæc animos ærugo et cura peculi
Quum semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro et lævi servanda cupresso?

§ 18.

Aut prodesse volunt aut delectare poetæ,
Aut simul et jucunda et idonea dicere vitæ.

Et ceux d'un sénateur, et ceux d'un juge austère,
Ceux d'un chef unissant et prudence et valeur,
Il sera peintre exact et vrai dans sa couleur.
Sans cesse étudiez la nature vivante;
Que sous votre pinceau l'image soit parlante;
Une fable aux tableaux saisissants et divers,
A la vive action, fût-elle en pauvres vers,
Plaira mieux au public qu'une œuvre vide et creuse
Où s'étalent des riens sous leur forme orgueilleuse.

§ 17.

Pour les Grecs l'éloquence est un présent des Dieux,
Mais c'est aussi le bien le plus cher à leurs yeux.
Quant aux jeunes Romains, nous les voyons apprendre
A diviser un as dès l'âge le plus tendre.
« J'ôte une once de dix : fils d'Albinus, dis-moi,
Combien en reste-t-il? — Neuf. — Très-bien, sur ma foi!
Et j'entrevois déjà ta fortune rapide. »
L'esprit, sous les calculs d'un intérêt sordide,
Va se couvrir de rouille. Attendez donc, après,
Des vers que doit garder le cèdre ou le cyprès!

§ 18.

Le poëte a pour but ou d'instruire ou de plaire,
Ou tous deux à la fois. — Quand la maxime est claire

Quidquid præcipies, esto brevis, ut cito dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles :
Omne supervacuum pleno de pectore manat.
Ficta voluptatis causa sint proxima veris;
Nec, quodcumque volet, poscat sibi fabula credi,
Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ seniorum agitant expertia frugis;
Celsi prætereunt austera poemata Rhamnes.
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo;
Hic meret æra liber Sosiis, hic et mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.

§ 19.

Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus :
Nam neque chorda sonum reddit quem vult manus et me
Poscentique gravem persæpe remittit acutum;
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.
Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. Quid ergo est?
Ut scriptor si peccat idem librarius usque,
Quamvis est monitus, venia caret; ut citharœdus
Ridetur, chorda qui semper oberrat eadem;

Et concise, l'esprit la recueille avec soin;
Mais ce qu'on dit de trop, il le rejette au loin.
La fiction parfois peut charmer notre oreille,
Si vous n'y mêlez pas quelque absurde merveille,
Comme une Lamia, qui tire de son flanc
D'un enfant dévoré le corps tout palpitant.
Le chevalier repousse un drame trop sévère :
S'il ne peut rencontrer dans une œuvre légère
Aucun enseignement, le grave sénateur
Ne saurait le goûter : la palme est à l'auteur
Qui, joignant avec art l'agréable et l'utile,
Offre charme et leçon à notre esprit docile.
Il enrichit alors le libraire enchanté :
Son nom surnage et vit dans la postérité.

§ 19.

Il est certains défauts que l'indulgence excuse.
La corde, sous le doigt exercé qu'elle abuse,
Ne peut-elle parfois rendre un son indécis?
La flèche n'atteint pas toujours au but précis.
Où domine le beau, je tolère sans peine
Quelques taches, produit de la faiblesse humaine.
Mais lorsque je signale un mot mal copié
Et que je le retrouve encore estropié;
Quand, sur la même note, un instrument me donne
Par dix fois un son faux, veut-on que je pardonne?

Sic mihi, qui multum cessat, fit Chœrilus ille,
Quem bis terve bonum cum risu miror; et idem
Indignor, quandoque bonus dormitat Homerus.
Verum operi longo fas est obrepere somnum.
Ut pictura, poesis : erit quæ, si propius stes,
Te capiat magis, et quædam, si longius abstes.
Hæc amat obscurum, volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen;
Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.

§ 20.

O major juvenum, quamvis et voce paterna
Fingeris ad rectum, et per te sapis, hoc tibi dictum
Tolle memor, certis medium et tolerabile rebus
Recte concedi. Consultus juris et actor
Causarum mediocris abest virtute diserti
Messalæ, nec scit quantum Cascellius Aulus;
Sed tamen in pretio est. Mediocribus esse poetis
Non homines, non Dî, non concessere columnæ.
Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum, et sardo cum melle papaver
Offendunt, poterat duci quia cœna sine istis;
Sic animis natum inventumque poema juvandis,
Si paulum summo decessit, vergit ad imum.

Comme je vois Chœrile à chaque pas broncher,
Je ris pour deux bons mots qu'il nous va décocher,
Et j'ose murmurer quand Homère sommeille.
On peut pourtant, sans crime, en une œuvre pareille,
Sommeiller un moment. — Donnez à vos morceaux
Lumière ou demi-jour, comme à certains tableaux :
Celui-ci, vu de près, défie un œil sévère,
Mais un lointain discret à l'autre est nécessaire :
L'un nous plaît une fois ; redemandé toujours,
Cet autre du public va fixer les amours.

§ 20.

Vous, l'aîné des Pisons, sous la main paternelle,
Chaque jour vous voit prendre une forme nouvelle.
Demeurez convaincu de cette vérité :
On souffre, en plus d'un point, la médiocrité ;
Ainsi, cet avocat qui parle avec aisance
De Messala ne peut égaler l'éloquence ;
Pourtant il a son prix ; mais le poëte ! ah ! Dieux !
Le poëte ! — Jamais la terre ni les cieux
Ne pourront lui permettre un mérite vulgaire.
Dans un riche festin, il nous faut, pour nous plaire,
Des chants délicieux, des parfums délicats,
Sinon de ce faux luxe on ne fait aucun cas.
Telle est la poésie : elle monte au sublime
Et nous ravit, ou bien elle touche à l'abîme.

Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis,
Indoctusque pilæ discive trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impune coronæ;
Qui nescit, versus tamen audet fingere! — Quidni?
Liber et ingenuus, præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.
Tu nihil invita dices faciesve Minerva;
Id tibi judicium est, ea mens. Si quid tamen olim
Scripseris, in Mæcî descendat judicis aures,
Et patris, et nostras, nonumque prematur in annum,
Membranis intus positis. Delere licebit
Quod non edideris; nescit vox missa reverti.

§ 21.

Silvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones :
Dictus et Amphion, thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno.
Sic honor et nomen divinis vatibus atque

Qui ne sait manier les armes s'abstiendra
Des jeux du Champ de Mars ; un maladroit craindra
Qu'on se moque s'il touche ou la paume ou le disque.
Et, sans être poëte, un chevalier se risque
A produire des vers ! — Sans doute. Pourquoi non ?
N'est-il pas riche, honnête, et n'a-t-il pas un nom ?
Certes, vous n'écrirez jamais malgré Minerve ;
Mais s'il sort quelque jour des fruits de votre verve,
Consultez Mœcius, arbitre du bon goût,
Ou votre noble père, ou moi-même ; et surtout
Laissez pendant neuf ans reposer votre ouvrage.
Tant qu'elle est inédite, on corrige une page ;
Celle qu'on jette au vent, on n'y peut retoucher.

§ 21.

Orphée eut autrefois la gloire d'arracher
Les hommes dans l'enfance aux barbares pratiques :
Le ciel même dictait ses accents poétiques.
La Fable publia qu'il avait adouci
Les ours et les lions. Elle raconte aussi
Qu'Amphion, lyre en main, fondant Thèbes naissante,
Trouvait à ses accords la pierre obéissante.
Dès qu'il fallut pourvoir aux intérêts de tous,
Veiller aux mœurs, tracer les devoirs des époux,
Des nouvelles cités construire les enceintes,
Faire et graver la loi, régler les choses saintes,

Carminibus venit. Post hos insignis Homerus,
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit. Dictæ per carmina sortes,
Et vitæ monstrata via est, et gratia regum
Pieriis tentata modis, ludusque repertus
Et longorum operum finis : ne forte pudori
Sit tibi Musa lyræ solers et cantor Apollo.

§ 22.

Natura fieret laudabile carmen an arte,
Quæsitum est : ego nec studium sine divite vena,
Nec rude, quid possit, video ingenium ; alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amice.
Qui studet optatam cursu contingere metam
Multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit,
Abstinuit venere et vino. Qui Pythia cantat
Tibicen, didicit prius, extimuitque magistrum.
Nec satis est dixisse : « Ego mira poemata pango :
Occupet extremum scabies ; mihi turpe relinqui est,
Et, quod non didici, sane nescire, fateri. »

§ 23.

Ut præco, ad merces turbam qui cogit emendas,
Assentatores jubet ad lucrum ire poeta

Ce fut l'œuvre et l'honneur des poëtes sacrés.
Homère enfin parut; dans des chants inspirés
Tyrtée aux fiers combats anima les courages.
Les oracles des Dieux, les préceptes des Sages
Furent des vers; les Rois aimèrent les neuf Sœurs,
Et des jeux de la scène on connut les douceurs.
Vous le voyez, amis, nul n'a besoin d'excuse
Pour manier la lyre et cultiver la Muse.

§ 22.

Qui fait le bon poëte? Ou la nature ou l'art?
On l'a fort débattu. Je soutiens, pour ma part,
Que l'effort de l'étude est vain sans la nature,
Mais qu'au plus beau génie il faut de la culture,
Que l'une prête à l'autre un mutuel appui.
Cet athlète prétend à la palme aujourd'hui,
Mais du froid et du chaud supportant la souffrance,
Loin de Vénus il sut endurcir son enfance.
Un maître a fait trembler ce flûteur si vanté.
Il ne s'agit donc pas, ivre de vanité,
De s'écrier : « Je suis poëte et j'ai ma place,
Sans avoir rien appris, aux cimes du Parnasse! »

§ 23.

Vois la foule accourir pour la vente à l'encan
A la voix du crieur : avec un même élan

Dives agris, dives positis in fœnoré nummis.
Si vero est unctum qui recte ponere possit,
Et spondere levi pro paupere, et eripere atris
Litibus implicitum, mirabor, si sciet inter-
noscere mendacem verumque beatus amicum.
Tu, seu donaris, seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ; clamabit enim « Pulchre! bene! recte! »
Pallescet super his, etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem, saliet, tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo, sic
Derisor vero plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis
Et torquere mero quem perspexisse laborant,
An sit amicitia dignus : si carmina condes,
Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.
Quintilio si quid recitares : « Corrige, sodes,
Hoc, aiebat, et hoc. » Melius te posse negares,
Bis terque expertum frustra, delere jubebat,
Et male tornatos incudi reddere versus.
Si defendere delictum quam vertere malles,
Nullum ultra verbum aut operam insumebat inanem,
Quin sine rivali teque et tua solus amares.
Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes,

Un peuple de flatteurs assiége le poëte,
Riche de ses biens-fonds ou de l'argent qu'il prête.
Si sa table est ouverte à tous avec splendeur,
S'il sert de caution au pauvre débiteur,
S'il consent à tirer d'un procès difficile
Un plaideur aux abois, il lui faut être habile
Pour distinguer l'ami parmi les courtisans.
Ne va pas choisir l'heure où tu fais des présents
Pour réciter tes vers... — Ton obligé se pâme
Dans l'admiration : Beau ! Parfait, sur mon âme,
Va-t-il crier ! Ému, les yeux mouillés de pleurs,
Il trépigne, il bondit. Les sincères douleurs
Ne sont rien près des cris de nos pleureurs à gage :
L'adulateur n'est pas moins faux dans son langage.
On nous dit que les Rois quelquefois ont soumis
A l'épreuve du vin leurs prétendus amis :
La vérité parlait quand la coupe était pleine.
Sous la peau du renard tu connaîtras sans peine
Un trompeur. Quand, naguère, un auteur lui lisait
Son ouvrage, parfois Quintilius disait :
Corrigez ce morceau ; cet autre est à refaire.
— Je l'essayai vingt fois et je n'ai pu mieux faire.
Corrigez donc, vous dis-je, et qu'un vers mal tourné
Soit remis sur l'enclume ! — Alors à l'obstiné
Il n'ajoutait plus rien et laissait ce poëte
S'admirer sans rival dans une œuvre imparfaite.
Tel doit être un ami prudent, judicieux.

Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum, ambitiosa recidet
Ornamenta, parum claris lucem dare coget,
Arguet ambigue dictum, mutanda notabit;
Fiet Aristarchus; non dicet : « Cur ego amicum
Offendam in nugis ? » Hæ nugæ seria ducent
In mala derisum semel exceptumque sinistre.

§ 24.

Ut mala quem scabies aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error et iracunda Diana,
Vesanum tetigisse timent fugiuntque poetam,
Qui sapiunt; agitant pueri incautique sequuntur.
Hic, dum sublimes versus ructatur et errat,
Si veluti merulis intentus decidit auceps
In puteum foveamve, licet « Succurrite » longum
Clamet, « Io, cives ! » non sit qui tollere curet.
Si curet quis opem ferre et demittere funem,
« Quî scis an prudens huc se projecerit atque
Servari nolit ? » dicam, Siculique poetæ
Narrabo interitum. Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. Sit jus liceatque perire poetis;
Invitum qui servat, idem facit occidenti.

Censeur des vers mal faits et des tours vicieux,
Aristarque inflexible, il découvre et rature
Tout endroit faible : il veut que cette phrase obscure
S'éclaire ; et de l'auteur on le voit exiger
Qu'il change sans pitié tout ce qu'il doit changer.
Il ne dit point : « Ce sont de pures bagatelles,
Je n'en veux pas troubler mon ami. » — Car c'est d'elles
Que naîtra tout le mal ; ainsi l'auteur berné
Au mépris du public se verra condamné.

§ 24.

Comme on fuit ceux qu'afflige ou la lèpre ou la peste,
Ou que Phœbé frappa d'un délire funeste,
Un poëte insensé, c'est un objet qu'on fuit,
Tandis que la marmaille en criant le poursuit.
En exhalant ses vers, qu'il croit autant de perles,
En marchant au hasard, comme un chercheur de merles,
Si, tombé dans un puits, il peut vous attirer
Par ses cris *au secours*, n'allez pas l'en tirer.
Qui vous dit, après tout, que votre aide lui plaise
Et qu'il ne soit pas là pour y mourir à l'aise ?
Un poëte, jaloux de passer pour un Dieu,
Empédocle sauta dans l'Etna tout en feu.
Laissez périr ce fou, si telle est son envie,
C'est presque le tuer que lui sauver la vie :
Ne pouvant se résoudre à n'être qu'un humain,

Nec semel hoc fecit; nec, si retractus erit, jam
Fiet homo et ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis apparet cur versus factitet, utrum
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental
Moverit incestus : certe furit, ac velut ursus,
Objectos caveæ valuit si frangere clathros,
Indoctum doctumque fugat recitator acerbus;
Quem vero arripuit, tenet occiditque legendo,
Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.

La soif d'un beau trépas le reprendra demain.
Mais d'où peut lui venir la sombre frénésie
Qui lui fait colporter partout sa poésie ?
Aurait-il donc souillé le tombeau paternel ?
Profané, par un acte impie et criminel,
Un lieu qu'avait frappé Jupin de son tonnerre ?
On l'ignore. — Il est fou : de tous côtés il erre
Comme un ours échappé de sa cage... Malheur
A celui qu'il saisit et prend pour auditeur !
Ignorant ou savant, il faudra qu'il l'assomme
De son vers assassin et qui s'attache à l'homme,
Pareil à la sangsue, au reptile enragé
Qui ne lâche la peau que lorsqu'il est gorgé.

L'ART POÉTIQUE
DE BOILEAU

L'ART POÉTIQUE

DE BOILEAU.

CHANT PREMIER.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer :
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents :
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;

L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme ;
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnoît son génie, et s'ignore soi-même.
Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos d'une voix insolente
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr :
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle ;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée ;

Ils croiroient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès : laissons à l'Italie
De toux ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens ; mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir ;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.

Un auteur quelquefois trop plein de son objet
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face ;
Il me promène après de terrasse en terrasse ;
Ici s'offre un perron ; là règne un corridor ;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. »
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire :
Un vers étoit trop faible, et vous le rendez dur :

J'évite d'être long, et je deviens obscur :
L'un n'est point trop fardé ; mais sa muse est trop nue.
L'autre a peur de ramper ; il se perd dans la nue.

Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !
Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
On ne vit plus en vers que pointes triviales ;
Le Parnasse parla le langage des halles ;
La licence à rimer alors n'eut plus de frein ;
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes :
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs ;

Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
De morts et de mourants cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse françois,

Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornements, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en françois parlant grec et latin,
Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre;
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux;
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :

Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps petillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique :
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,

Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier ;
Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse;
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés ;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase :
Votre construction semble un peu s'obscurcir ;
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse. —
Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid;

Je le retrancherois. — C'est le plus bel endroit! —
Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.

Ainsi, toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique:
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Aussitôt il vous quitte, et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse :
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans,
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

CHANT DEUXIÈME.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.

Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement :
On dirait que Ronsard, sur ses « pipeaux rustiques »,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.

Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile :
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers ;
Au combat de la flûte animer deux bergers ;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce ;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.
Tel est de ce poëme et la force et la grâce.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amants la joie et la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
Qui s'affligent par art; et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines;
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle;
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

L'ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,
Mène Achille sanglant au bord du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage;
Elle peint les festins, les danses et les ris;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
« Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
« Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse. »

Son style impétueux souvent marche au hasard :
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
Maigres historiens, suivent l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue;
Et que leur vers, exact ainsi que Mézeray,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois;
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;
Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poëme il bannit la licence.
Lui-même en mesura le nombre et la cadence,
Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
Un sonnet sans défauts vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;
Et cet heureux phénix est encore à trouver.

A peine dans Gombaut, Maynard et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille :
Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.

L'épigramme, plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées ;
Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse :
Le madrigal d'abord en fut enveloppé ;
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
La tragédie en fit ses plus chères délices ;
L'élégie en orna ses douloureux caprices ;
Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer :
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles ;
Chaque mot eut toujours deux visages divers :
La prose la reçut aussi bien que les vers :
L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'Évangile.

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux,
Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,
Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les turlupins restèrent,
Insipides plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès ;
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès,
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.

Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.
La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le madrigal, plus simple et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir,

Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment;
On ne fut plus ni fat ni sot impunément;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure!

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur;

Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques!

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté;
Mais le lecteur françois veut être respecté;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poëme en bons mots si fertile,
Le François, né malin, forma le vaudeville;
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.
La liberté françoise en ses vers se déploie :
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux que l'athéisme élève,
Conduisent tristement le plaisant à la Grève.
Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.
Mais, pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.

Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poëte :
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet ;
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver, au-devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

CHANT TROISIÈME.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.

Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés ?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,

En vain vous étalez une scène savante :
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour renferme des années :
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage ;

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose ;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix,

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,

Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.

Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
En public, à Paris, y monta la première ;
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les saints, la Vierge et Dieu, par piété.
Le savoir, à la fin, dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission ;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement les acteurs laissant le masque antique,
Le violon tint lieu de chœur et de musique.

Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,
S'empara du théâtre ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux :
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène ;
Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse et non une vertu.

Des héros de roman fuyez les petitesses :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses.
Achille déplairoit, moins bouillant et moins prompt :
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé;
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé ;
Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays, étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit françois à l'antique Italie;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse ;
Trop de rigueur alors seroit hors de saison;
Mais la scène demande une exacte raison ;
L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même :
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon;
Calprenède et Juba parlent du même ton.

La nature est en nous plus diverse et plus sage ;
Chaque passion parle un différent langage :
La colère est superbe, et veut des mots altiers;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.

Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes ;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes :
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant ;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'élève, et tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond ;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond ;
Que de traits surprenants sans cesse il nous réveille ;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille ;
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique.

D'un air plus doux encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence et Vénus la beauté ;
Ce n'est pas la vapeur qui produit le tonnerre,

C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune;
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache :
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements, le vers tombe en langueur.
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur :
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,

Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer;
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles :
L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités dont l'air de la fable.
Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire!

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
Je ne veux point ici lui faire son procès;
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen.

Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque :
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur ;
Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur ;
Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.

La fable offre à l'esprit mille agréments divers :
Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers ;
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Énée.
Oh ! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Corneille

Voulez-vous longtemps plaire et ne jamais lasser?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque;
Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs;
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis;
Non tel que Polynice et son perfide frère :
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez pas un sujet d'incidents trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière :
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Soyez vif et pressé dans vos narrations;
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue

Donnez à votre ouvrage une juste étendue,

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats et cet homme pieux
Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu;
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errants.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage;
Que tout y fasse aux yeux une riante image :
On peut être à la fois et pompeux et plaisant;
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste et ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiraient faire affront,
Si les grâces jamais leur déridaient le front.

On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agréments un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;
Partout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours :
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique :
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément,
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit :
Il veut du temps, des soins ; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque :
Sa muse déréglée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds ;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture.

Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie :
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphants ses ouvrages au jour,
Leurs tas, au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos
Et, sans nous égarer, suivons notre propos.

Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants,
Distilla le venin de ses traits médisants.
Aux accès insolents d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur, furent en proie.
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué ;
Et Socrate par lui dans un chœur de *Nuées*
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours :
Le magistrat des lois emprunta le secours ;

Et, rendant par édit les poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur;
La comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
Présentez-en partout les images naïves;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différents traits;
Un geste la découvre, un rien la fait paroître;
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
Toujours plaint le présent et vante le passé;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Étudiez la cour, et connoissez la ville;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,

Et sans honte à Térence allié Tabarin :
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnois plus l'auteur du Misanthrope.

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs ;
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place
De mots sales et bas charmer la populace :
Il faut que ses acteurs badinent noblement ;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément ;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide ;
Que son style humble et doux se relève à propos ;
Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter :
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un père dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence ;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;
C'est un amant, un fils, un père véritable.

J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur

Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,
Qui pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

CHANT QUATRIÈME.

Dans Florence jadis vivait un médecin,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit longtemps la publique misère :
Là le fils orphelin lui redemande un père ;
Ici le frère pleure un frère empoisonné :
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné :
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe structure.
C'était un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art,
Déjà de bâtiments parle comme Mansard :
D'un salon qu'on élève il condamne la face,
Au vestibule obscur il marque une autre place ;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,

Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.

Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différents,
On peut avec honneur remplir les seconds rangs ;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid écrivain dit détestable auteur :
Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur ;
On ne lit guère plus Rampale et Mesnardière
Que Magnon, Du Souhait, Corbin et la Morlière.
Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer ;
Mais un froid écrivain ne fait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits, prompts à crier : Merveille !
Tel écrit récité se soutient à l'oreille,
Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,

Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique ;
Et Gombaud tant loué garde encor la boutique.

Écoutez tout le monde, assidu consultant :
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.
Il n'est temple si saint des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.
Je vous l'ai déjà dit : aimez qu'on vous censure,
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure ;
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnements,
Son esprit se complaît dans ses faux jugements ;
Et sa faible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre ; et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

Faites choix d'un censeur solide et salutaire
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement :
Tel excelle à rimer qui juge sottement;
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène,
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens.
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme.
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté,
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale,
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues :
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi :

C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
Il faut savoir encore et converser et vivre.

Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime
Tirer de son travail un tribut légitime;
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés,
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couraient à la pâture :
La force tenait lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;

Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles ;
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;
Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées ;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse.
Un vil amour du gain infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits ;
Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,

Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse.
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savants auteurs comme aux plus grands guerriers
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Mais quoi ! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée ;
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades :
Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades ;
Et, libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

Il est vrai ; mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux-arts
D'un astre favorable éprouvent les regards ;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence ?

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons :
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace ;
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux ;
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,

Benserade en tous lieux amuse les ruelles;
Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts ;
Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Énéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois ;
Chantera le Batave, éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage;
Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déjà Dôle et Salins sous le joug ont ployé ;
Besançon fume encor sous son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues
Devaient à ce torrent opposer tant de digues?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter?
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moissons de gloire en courant amassées !

Auteurs, pour les chanter redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,

Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux ;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

NOTES

SUR

L'ART POÉTIQUE DE BOILEAU

NOTES

SUR

L'ART POÉTIQUE DE BOILEAU.

NOTES SUR LE CHANT PREMIER.

NOTE I.

BOILEAU, page 61, vers 12 :

Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

HORACE, § 3 :

Versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.

Auteurs, voyez quel poids vos reins peuvent porter
Afin d'y mesurer le sujet à traiter.

***

NOTE II.

BOILEAU, page 62, vers 22 :

Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Boileau a dit encore, page 67, vers 10 :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Horace, § 16 :

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

De l'art le vrai principe et la source certaine,
C'est la raison.

***

NOTE III.

Boileau, page 63, vers 21 :

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Horace, § 18 :

. . . .

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

... Quand la maxime est claire
Et concise, l'esprit la recueille avec soin;
Mais ce qu'on dit de trop, il le rejette au loin.

***

NOTE IV.

Boileau, page 63, vers 24 :

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire
Un vers étoit trop faible, et vous le rendez dur.
J'évite d'être long et je deviens obscur.

L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue,
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours,
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
. . . .
. . . .
Heureux qui, dans ses vers, sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !
Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Horace a dit d'abord, § 2 :

Decipimur specie recti : brevis esse laboro,
Obscurus fio; sectantem levia nervi
Deficiunt animique; professus grandia turget;
Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ.
Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum silvis appingit, fluctibus aprum :
In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Quelle déception attend et désespère
Le malheureux poëte! Il tâche d'être court,
Il est obscur; ailleurs, lorsque son esprit court
Après la grâce, adieu la vigueur; s'il s'élève,
Il arrive à l'enflure et le nuage crève.
L'un craint trop la tempête, il rampe tristement;
L'autre, pour varier son sujet dignement,
Y joint le merveilleux : dans la forêt profonde
Il nous montre un dauphin, un sanglier dans l'onde.

Même en fuyant le mal, combien d'art il nous faut
Pour ne pas nous jeter dans un pire défaut!

Et plus loin, § 18 :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci
Lectorem delectando pariterque monendo.
Hic meret æra liber Sosiis, hic et mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.

. . . . La palme est à l'auteur
Qui, joignant avec art l'agréable et l'utile,
Offre charme et leçon à notre esprit docile.
Il enrichit alors son libraire enchanté;
Son nom surnage et vit dans la postérité.

***

NOTE V.

Boileau, page 67, vers 13 :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Horace, § 3 :

Cui lecta potenter erit res
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Lorsqu'il est bien choisi (le sujet) *sans effort on l'expose :*
Avec ordre et clarté tout alors s'y dispose.

***

NOTE VI.

Boileau, page 69, vers 3 :

. . . .

Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse :
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse :
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :
Il ne pardonne point les endroits négligés ;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés,
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase :
Votre construction semble un peu s'obscurcir.
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Etc...

Horace, § 23 :

Tu, seu donaris, seu quid donare velis cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum

Lætitiæ; clamabit enim : Pulchre! bene! recte!
Pallescet super his; etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem; saliet, tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo : sic
Derisor vero plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis
Et torquere mero quem perspexisse laborant
An sit amicitia dignus. Si carmina condes,
Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.
Quintilio si quid recitares : Corrige, sodes,
Hoc, aiebat, et hoc. Melius te posse negares,
Bis terque expertum frustra; delere jubebat,
Et male tornatos incudi reddere versus.
Si defendere delictum, quam vertere, malles,
Nil ultra verbi aut operæ insumebat inanis,
Quin sine rivali teque et tua solus amares.

Ne va pas choisir l'heure où tu fais des présents
Pour réciter tes vers. — Ton obligé se pâme
Dans l'admiration : Beau! parfait, sur mon âme,
Va-t-il crier. — Ému, les yeux mouillés de pleurs,
Il trépigne, il bondit. — Les sincères douleurs
Ne sont rien près des cris de nos pleureurs à gage :
L'adulateur n'est pas moins faux dans son langage.
On nous dit que les rois quelquefois ont soumis
A l'épreuve du vin leurs prétendus amis :
La vérité parlait quand la coupe était pleine.

Sous la peau du renard tu connaîtras sans peine
Un trompeur. Quand, naguère, un auteur lui lisait
Son ouvrage, parfois Quintilius disait :
— Corrigez ce morceau; cet autre est à refaire.
— Je l'essayai vingt fois et je n'ai pu mieux faire.
— Corrigez donc, vous dis-je; et qu'un vers mal tourné
Soit remis sur l'enclume. — Alors, à l'obstiné
Il n'ajoutait plus rien, et laissait ce poëte
S'admirer sans rival dans une œuvre imparfaite.

NOTES SUR LE CHANT DEUXIÈME.

—

NOTE VII.

Boileau, page 72, vers 9 :

Que leurs tendres écrits, par les grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.

Horace, § 14 :

Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Ouvrez les livres grecs, et, d'une main fidèle,
La nuit comme le jour feuilletez ce modèle.

On ne rencontre point d'autre emprunt direct fait à Horace, dans ce deuxième chant, où Boileau a tracé les règles des divers genres appartenant à la poésie, surtout

à la poésie française, et où il promène son lecteur de l'élégie au vaudeville.

NOTES SUR LE CHANT TROISIÈME.

NOTE VIII.

Boileau, page 80, vers 1 :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Nous n'avons point trouvé dans notre Horace les équivalents de ces vers. Mais Boileau possédait aussi son Aristote, et il avait lu chez ce premier législateur du Parnasse :

« Des objets que nous ne verrions qu'avec peine, s'ils étaient réels, des bêtes hideuses, des cadavres, nous les voyons avec plaisir dans un tableau, lors même qu'ils sont rendus avec la plus grande vérité. »

Aristote venait de dire que l'origine de la poésie (comme celle de la peinture), c'est *le goût pour l'imitation*, qui est particulier à l'homme.

Il ne prévoyait pas les abus que l'école réaliste prétendrait faire un jour de sa règle.

Ἃ γὰρ αὐτὰ λυπηρῶς ὁρῶμεν, τούτων τὰς εἰκόνας τὰς μάλιστα

ἠκριβωμένας χαίρομεν θεωροῦντες, οἷον θηρίων τε μορφὰς τῶν δε ἀτιμωτάτων, καὶ νεκρῶν.

(*Poétique d'Aristote*, chap. IV.)

***

NOTE IX.

Boileau, page 80, vers 15 :

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.

Horace, § 6 :

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto,
Et quodcumque volent, animum auditoris agunto.

C'est peu d'un beau poëme : il faut que l'auditeur
Se sente remué jusques au fond du cœur.

***

NOTE X.

Boileau, page 82, vers 1 :

Qu'en *un lieu*, qu'en *un jour*, *un seul fait* accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Nous touchons ici à la fameuse règle des *trois unités* —de lieu — de temps — et d'action. Il était difficile d'en donner une formule plus nette et plus concise que ne l'a fait Boileau dans ces deux vers.

Mais cette règle, sur la foi de laquelle on a vécu si

longtemps, où a-t-elle été puisée, et sur quelle base repose-t-elle ?

De nos jours, on en fait bon marché au théâtre. Il y a des drames fort applaudis qui ne respectent aucune des trois unités. Cependant, ce n'était point une fantaisie arbitraire qui avait édicté la règle. Voyons dans quelle mesure elle semble imposée par la raison, et examinons rapidement chacune des trois unités.

Quant à l'*unité d'action*, c'est un point essentiel et fondamental dans une composition faite pour le théâtre.

Si l'on prenait à la lettre, à cet égard, le précepte de Boileau, on pourrait aller trop loin. La nécessité de l'unité d'action n'exige pas que la fable se borne *à l'accomplissement d'un seul fait*, car une action peut se composer de faits multiples. Ce qu'il faut, c'est que le sujet soit un, afin que l'intérêt se concentre sur cette unité : autrement l'esprit se fatigue et l'attention s'use à s'éparpiller sur des actions diverses.

Voilà ce que l'antiquité avait bien compris, ce qu'enseigne la raison de tous les temps.

Aristote, dans le chapitre VII de sa *Poétique*, traite spécialement de la composition de l'action tragique. Il veut *une* action *entière* et *parfaite* et *d'une certaine étendue*. Il explique admirablement que la beauté réside dans l'harmonie des proportions. Qui dit *beauté* dit *grandeur* et *ordre*.

Dans le chapitre suivant, il formule cette proposition fondamentale, qui sert de titre à sa division. La fable *sera une*, et comment.

Elle sera une, dit-il, non par l'unité du héros, mais par *l'unité de l'action*.

Horace n'est pas allé plus loin qu'Aristote dans ses exigences, quand il a dit :

> Denique sit quidvis simplex duntaxat et unum.

C'est donc *l'unité d'action* qui est la règle essentielle, celle qui n'a jamais été sérieusement contestée.

Mais *l'unité de temps* et *l'unité de lieu* ne se présentent pas à l'esprit avec le même caractère de nécessité absolue que l'unité d'action.

Voyons ce qu'en ont pensé les maîtres. Quant à *l'unité de temps*, ou, pour mieux dire, quant à *l'unité de jour*, car telles furent les limites étroites de la règle, Corneille, dans son *Discours des trois unités*, s'exprime ainsi :

« La règle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, *que la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour de soleil, ou tâcher de ne pas la dépasser beaucoup*.

Ἡ μὲν γὰρ ὅτι μάλιστα πειρᾶται ὑπὸ μίαν περίοδον ἡλίου εἶναι ἢ μικρὸν ἐξαλλάττειν.

. . . .

« Beaucoup (continue Corneille) déclament contre cette règle, qu'ils trouvent tyrannique, et auraient raison, si elle n'était fondée que sur l'autorité d'Aristote ; mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poëme dramatique est une imitation, ou, pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes ; et il est hors de doute que les por-

traits sont d'autant plus excellents, qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures et ressemblerait parfaitement si l'action qu'elle représente n'en demandait pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ni aux douze, ni aux vingt-quatre heures; mais resserrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux et soit plus parfaite. »

La voilà donc posée et expliquée, la règle des vingt-quatre heures. Malgré les autorités imposantes qui la recommandent, il est permis de croire que le public absoudra facilement un auteur du péché de désobéissance à cette règle, si ce défaut est racheté par l'intérêt dramatique et par les beautés de l'œuvre.

Pour le troisième terme de la fameuse règle, *l'unité de lieu*, on n'a jamais pensé qu'il fallût l'entendre strictement, au point d'exiger que les cinq actes se passent sous les yeux du spectateur, dans le même vestibule, dans la même salle, sans qu'il soit besoin de baisser le rideau. Une interprétation aussi étroite, en supprimant la variété des tableaux, priverait l'auteur de grandes ressources et le public de nombreux plaisirs.

Voici comment Corneille s'exprime sur ce point :

« Quant à *l'unité de lieu*, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote ni dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns à croire que la règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité de jour... — Je tiens qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible; mais comme elle ne s'accommode pas avec toute

sorte de sujets, j'accorderais très-volontiers que ce qu'on ferait passer *en une seule ville* aurait l'unité de lieu. »

***

NOTE XI.

BOILEAU, page 82, vers 3 :

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable;
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose;
Les yeux en le voyant saisiraient mieux la chose,
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

HORACE, § 10 :

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.
Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator : non tamen intus
Digna geri promes in scenam, multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Ne pueros coram populo Medea trucidet...

L'action s'offre aux yeux ou nous est racontée.
Par les sons qu'elle entend, l'âme moins excitée
S'émeut fort aux tableaux que l'auteur lui fait voir
Et que lui transmet l'œil, ce fidèle miroir.

Mais il en est qu'en scène il ne faut point produire
Et qu'au peuple assemblé le récit doit traduire.
Nous ne souffrirons pas que Médée à nos yeux
Égorge ses enfants...

Et plus loin, HORACE, § 18 :

Ficta voluptatis causa sint proxima veris,
Nec, quodcumque volet, poscat sibi fabula credi,
Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.

La fiction parfois peut charmer notre oreille,
Si vous n'y mêlez pas quelque absurde merveille,
Comme une Lamia, qui tire de son flanc
D'un enfant dévoré le corps tout palpitant.

***

NOTE XII.

BOILEAU, page 82, vers 17 :

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur........
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie...

HORACE, § 15 :

Ignotum tragicæ genus invenisse Camenæ
Dicitur et plaustris vexisse poemata Thespis
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.

. . . .

Thespis, à qui l'on doit les premiers chants tragiques,
Voiturait ses acteurs sur les places publiques
Tout barbouillés de lie et déclamant des vers...

***

NOTE XIII.

BOILEAU, page 84, vers 18 :

Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
Que pour ses Dieux Énée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.

HORACE, § 7 :

... si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.

..... En scène montrez-nous
Achille, glaive en main et bouillant de courroux;
Qu'Ixion soit perfide, Oreste lamentable,
Ino toute plaintive, et Médée intraitable.

***

NOTE XIV.

BOILEAU, page 85, vers 6 :

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

HORACE, *ibidem* :

Si quid inexpertum scenæ committis, et audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

Un nouveau personnage est créé : qu'avant tout
D'accord avec lui-même il reste jusqu'au bout.

***

NOTE XV.

BOILEAU, page 85, vers 23 :

Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.

HORACE, § 6 :

... si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi; tunc tua me infortunia lædent,
Telephe...

Ta plainte est fort touchante, ô Télèphe : elle tire
Les larmes, quand d'abord les tiennes ont coulé...

***

NOTE XVI.

BOILEAU, page 91, vers 1 :

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats et cet homme pieux
Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu;
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents
Et déjà les Césars dans l'Élysée errants.

HORACE, § 8 :

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim :
« *Fortunam Priami cantabo et nobile bellum.* »
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.

Quanto rectius hic, qui nil molitur inepte :
« Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
« Qui mores hominum multorum vidit et urbes. »
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat...

N'imite point d'abord cet auteur vaniteux :
« C'est Priam que je chante et les combats fameux... »
Avec un tel fracas lorsqu'il ouvre la bouche,
Nous attendons merveille... et la montagne accouche
D'une souris. — Quel tact dans ce simple début :
« O Muse, redis-moi le guerrier qui courut
« Les mers et les cités, en fuyant de Pergame. »
Point de vaine fumée après un peu de flamme,
Un feu clair : le poëte, à sa vive lueur,
De magiques tableaux déroule la splendeur.

***

NOTE XVII.

Boileau, page 93, vers 25 :

Enfin de la licence on arrêta le cours :
Le magistrat des lois emprunta le secours,
Et, rendant par édit les poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur,
La Comédie apprit à rire sans aigreur.

Horace, § 15 :

Successit vetus his Comœdia, non sine multa

Laude; sed in vitium libertas excidit, et vim
Dignam lege regi : lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.

La Comédie alors parut, et son succès
Trop prompt de la licence amena les excès.
La loi se fit entendre et tout rentra dans l'ordre :
Au silence réduit, le chœur cessa de mordre.

***

NOTE XVIII.

Boileau, page 95, vers 1 :

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort cherche à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
Toujours plaint le présent et vante le passé;

Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

HORACE, § 9 :

Reddere qui voces jam scit puer, et pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere, et iram
Colligit ac ponit temere, et mutatur in horas.
Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque et aprici gramine Campi ;
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernix.
Conversis studiis, ætas animusque virilis
Quærit opes et amicitias, inservit honori,
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda, vel quod
Quærit, et inventis miser abstinet ac timet uti,
Vel quod res omnes timide gelideque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudàtor temporis acti
Se puero, castigator censorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt. Ne forte seniles
Mandentur juveni pastes pueroque viriles,
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

L'enfant, dès qu'il bégaye et commence à marcher,
Se plaît au jeu; sans cause on le voit se fâcher,
Mais il tourne à tout vent et bientôt il s'apaise.

L'adolescent imberbe et qui se sent à l'aise
Quand son Mentor est loin, aime chevaux et chiens.
Imprévoyant, rebelle aux conseils des anciens,
Prodigue, et dans ses goûts inconstant et frivole,
Aux empreintes du mal c'est une cire molle.
L'âge viril apporte un complet changement :
L'homme calcule alors ; il agit mûrement,
Recherche des appuis, des honneurs, la richesse.
Des maux de toute sorte assiègent la vieillesse :
Le trésor qu'elle met tant de soin à cacher,
Quelle peine il lui donne ! elle n'ose y toucher.
En rêvant l'avenir, elle est froide et peureuse,
Vante le bon vieux temps, et, de sa voix grondeuse,
Gourmande sans pitié les choses d'aujourd'hui.
Les bienfaits que le temps nous apporte avec lui,
Au déclin de la vie il vient nous les reprendre.
L'écrivain donc qui sait observer et comprendre
De ces âges divers la nature et le ton,
Ne fera point agir un jeune homme en barbon.

***

NOTE XIX.

Boileau, page 96, vers 18 :

Contemplez de quel air un père, dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence.

Horace, § 5 :

Interdum tamen et vocem Comœdia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

..... *Quelquefois cependant*
Thalie hausse la voix : de Chrémès la colère
S'exhale sur un ton au-dessus du vulgaire.

Voici le passage de Térence auquel Horace fait allusion. Il est emprunté à la scène v du 5e acte de la pièce intitulée : *le Bourreau de soi-même* (*Heautontimorumenos*).

CHRÉMÈS (à son fils).

. . . Si vous me craignez, faites en sorte que je trouve en vous d'autres inclinations.

CLITIPHON (son fils).

Lesquelles, s'il vous plaît ?

CHRÉMÈS.

Voulez-vous le savoir ? Je vais vous le dire. Vaurien, fainéant, fourbe, libertin, dissipateur, voilà ce que vous êtes...

CLITIPHON.

Est-ce là le langage d'un père ?

CHRÉMÈS.

Non ; fussiez-vous sorti de ma tête, comme Minerve de celle de Jupiter, ce serait une raison de plus pour moi de ne pas souffrir que votre infamie me déshonore.

SOSTRATE (la mère).

Que les Dieux nous en préservent !

CHRÉMÈS.

Quant aux Dieux, ce qu'ils feront, je l'ignore ; mais je ferai, moi, tout ce que je pourrai. (A Clitiphon.) Ce que vous avez, des parents, vous les cherchez, et ce qui vous manque, la défé-

rence aux volontés d'un père, et plus de soin à conserver le fruit de ses laborieuses fatigues, vous ne le cherchez pas. Oser à force de ruses et de mensonges, amener sous mes yeux !... La présence de votre mère me défend de qualifier une telle femme... j'en rougirais, et vous n'avez pas rougi, vous, de votre conduite !

(*Bibliothèque Panckoucke,* traduction Amar.)

NOTES SUR LE CHANT QUATRIÈME.

—

NOTE XX.

Boileau, page 99, vers 9 :

Il est dans tout autre art des degrés différents,
On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.

Horace, § 20 :

... Certis medium et tolerabile rebus
Recte concedi. Consultus juris et actor
Causarum mediocris abest virtute diserti
Messalæ, nec scit quantum Cascellius Aulus;
Sed tamen in pretio est. Mediocribus esse poetis
Non homines, non Dî, non concessere columnæ.

On souffre, en plus d'un point, la médiocrité;
Ainsi, cet avocat qui parle avec aisance
De Messala ne peut égaler l'éloquence;
Pourtant il a son prix; mais le poëte! ah! Dieux,
Le poëte! — Jamais la terre ni les cieux
Ne pourront lui permettre un mérite vulgaire.

***

NOTE XXI.

Boileau, page 103, vers 3 :

Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

Horace, § 17 :

..... At, hæc animos ærugo et cura peculî
Quum semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro et lævi servanda cupresso?

L'esprit, sous les calculs d'un intérêt sordide,
Va se couvrir de rouille : Attendez donc, après,
Des vers que doit garder le cèdre ou le cyprès!

***

NOTE XXII.

Boileau, ibidem, vers 11 :

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,

Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couraient à la pâture;
La force tenait lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie, en naissant, produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles...

Etc., etc.

Horace (§ 21) avait assigné à la poésie la plus noble origine dans les vers suivants :

Silvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus et victu fædo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones :
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam,

Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno.
Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus;
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit. Dictæ per carmina sortes,
Et vitæ monstrata via est, et gratia regum
Pieriis tentata modis, ludusque repertus
Et longorum operum finis : ne forte pudori
Sit tibi Musa lyræ solers et cantor Apollo.

Orphée eut autrefois la gloire d'arracher
Les hommes dans l'enfance aux barbares pratiques;
Le ciel même dictait ses accents poétiques.
La fable publia qu'il avait adouci
Les ours et les lions; elle raconte aussi
Qu'Amphion, lyre en main, fondant Thèbes naissante,
Trouvait à ses accords la pierre obéissante.

Dès qu'il fallut pourvoir aux intérêts de tous,
Veiller aux mœurs, tracer les devoirs des époux,
Des nouvelles cités construire les enceintes,
Faire et graver les lois, régler les choses saintes,
Ce fut l'œuvre et l'honneur des poëtes sacrés.
Homère enfin parut; dans des chants inspirés
Tyrtée aux fiers combats anima les courages.
Les oracles des Dieux, les préceptes des sages
Furent des vers; les rois aimèrent les neuf Sœurs,

Et des jeux de la scène on connut les douceurs.
Vous le voyez, amis, nul n'a besoin d'excuse
Pour manier la lyre et cultiver la muse.

Ici s'arrête le rapprochement comparatif, que j'ai cru devoir placer sous les yeux du lecteur, des principaux passages dont le fond se retrouve chez le poëte latin et chez Boileau. Ce dernier, à la fin de son poëme, en s'adressant aux auteurs qu'il encourage à entrer dans la carrière, a rappelé dans ses vers la source à laquelle il a si largement puisé :

Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux,
Vous offrir les leçons que ma Muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace.

TRADUCTION

EN PROSE

DE L'ART POÉTIQUE

D'HORACE

ÉPITRE AUX PISONS

L'ART POÉTIQUE

D'HORACE.

ÉPITRE AUX PISONS.

§ I.

Supposons qu'un peintre s'avise de placer une tête humaine sur un cou de cheval ; qu'il couvre de toutes sortes de plumes des membres pris partout, et qu'il termine en un poisson affreusement laid le buste d'une belle femme; si vous êtes appelés à voir un tel spectacle, pourrez-vous, amis, retenir vos rires? Croyez-moi, chers Pisons, à ce tableau ressemblerait absolument un livre où, comme les rêves d'un malade, seraient entassées de vaines images ; où l'on ne pourrait saisir ni pied ni tête appartenant à l'unité d'un corps. Les peintres et les poëtes ont toujours eu le droit de tout oser; je le sais; j'accorde et j'invoque moi-même ce privilége; mais il n'ira pas jusqu'à permettre l'union du doux et du féroce, l'accouplement des oiseaux avec les serpents, des tigres avec les agneaux.

Souvent, à un début pompeux et visant à la gran-

deur, un auteur va coudre quelques lambeaux de pourpre éclatante : il décrit un bois sacré, un autel de Diane, une eau qui se promène et serpente à travers de riantes campagnes, le fleuve du Rhin, ou l'arc-en-ciel après la pluie; mais ces choses ne trouvaient point là leur place. Peut-être sais-tu à merveille représenter un cyprès; mais qu'importe à celui qui te paye pour le peindre se sauvant à la nage au milieu des débris de son vaisseau? C'est une amphore que l'on commence à façonner : la roue tourne, pourquoi sort-il de là une tasse? En un mot, il faut qu'avant tout chaque chose soit simple dans son unité.

§ 2.

Pison, et vous, dignes fils d'un tel père, sachez que nous autres poëtes, l'apparence du bien nous trompe souvent. Je tâche d'être bref, je deviens obscur; on poursuit la grâce, le nerf et la force vous abandonnent. Celui qui tend à la grandeur arrive à l'enflure. L'un rampe à terre, parce qu'il est trop timide et redoute la tempête; l'autre veut varier son sujet en y mêlant du prodige : il nous montre un dauphin dans les forêts, un sanglier dans les flots. En fuyant une faute, l'auteur qui manque d'art tombe dans un pire défaut. Il existe auprès du cirque Émilien un artiste d'un talent unique pour rendre les ongles et

pour donner au bronze la mollesse des cheveux; mais le malheureux ne sait pas mener une œuvre jusqu'au bout et composer un ensemble. Je ne voudrais pas plus être cet homme, si j'étais tenté de produire, que je ne voudrais être remarquable par mes yeux noirs et ma noire chevelure, mais avec un nez difforme.

§ 3.

O vous qui écrivez, prenez une matière en rapport avec vos forces; éprouvez longtemps quel poids peuvent porter, quel poids refusent vos épaules. Si l'on a bien choisi son sujet, ni l'éloquence, ni l'ordre et la lucidité ne feront défaut. Le mérite propre et la beauté de l'ordre, c'est, si je ne me trompe, que par lui, on dit en son temps ce qui doit être dit, l'on diffère et l'on omet beaucoup de choses : par lui encore, l'auteur d'un poëme attendu par le public sait ce qu'il doit prendre et ce qu'il doit rejeter.

§ 4.

Dans l'arrangement des mots il faut beaucoup d'art et de délicatesse. Ton expression sera parfaite si, au moyen d'une heureuse alliance, tu rajeunis un mot connu. Est-il nécessaire de désigner par des signes nouveaux des choses qui n'étaient point connues

encore? On pourra créer des mots que n'ont point entendus *nos vieux Romains,* en usant sobrement de cette licence : ces termes nouveaux et ainsi inventés auront du crédit s'ils sont puisés à une source grecque et habilement amenés dans notre idiome. Hé ! quoi ! Rome refuserait-elle à Virgile et à Varius ce qui a été accordé à Cœcilius et à Plaute? Si quelques acquisitions proviennent de mon fait, pourquoi m'en blâmer, quand la langue de Caton et d'Ennius a enrichi notre domaine en produisant des mots nouveaux pour des choses nouvelles? Il a été et il sera toujours permis d'émettre un mot frappé au coin de l'époque présente. Dans les forêts, où les feuilles se renouvellent chaque année, les premières parues tombent d'abord : de même, pour les mots, la vieille génération disparaît et fait place à une autre florissante de jeunesse et pleine de vigueur. Nous sommes promis à la mort, nous et tout ce qui nous tient. Ce port creusé dans les terres et offrant aux flottes une retraite contre les Aquilons, c'est un ouvrage royal ; ce marais, si longtemps stérile et sillonné par les rames, nourrit aujourd'hui les villes voisines et sent le poids de la charrue ; ce fleuve a changé son cours nuisible aux fruits du sol et suivi docilement une meilleure route : toutes ces œuvres de l'homme périront : comment donc la valeur et le crédit des mots pourraient-ils toujours se survivre? Beaucoup de termes renaîtront,

qui sont tombés dans l'oubli; d'autres y tomberont à eur tour, parmi ceux en honneur aujourd'hui : ainsi le veut l'usage, cet arbitre souverain, qui dicte les lois et trace les règles du langage.

§ 5.

Homère nous a montré dans quel rhythme peuvent être décrits les hauts faits des rois et des chefs et les guerres terribles. Les vers inégaux du dystique exprimèrent d'abord les plaintes de la douleur et plus tard les accents de la passion au comble de ses vœux. Mais quel auteur a le premier mis au jour la délicate élégie? Les grammairiens disputent sur ce point, et le procès est pendant encore. L'iambe, inventé par Archiloque, fut l'arme qui servit sa fureur. Ce pied fut adopté par le brodequin comique et le noble cothurne : il est propre au dialogue, il domine les bruits de la foule, il est né pour l'action. La muse donna pour mission à la lyre de célébrer les Dieux et les enfants des Dieux, l'athlète vainqueur, le coursier qui le premier touche le but, les amoureux soucis de la jeunesse et les libres chants des buveurs. Si je ne sais pas observer dans un ouvrage les couleurs et les nuances diverses, pourquoi me saluer du nom de poëte? Et pourquoi une fausse honte me ferait-elle préférer mon ignorance à l'étude? Un sujet comique

demande à n'être point traité en vers de tragédie. De même on s'indigne si dans un style vulgaire et bon pour le brodequin on entend raconter le festin de Thyeste. Chaque genre doit tenir la place qui lui convient. Quelquefois cependant la comédie hausse la voix, et c'est sur un ton élevé que Chrémès exhale son courroux paternel. D'une autre part, des personnages tragiques, Télèphe et Pélée, se plaindront dans un simple langage : pauvres et exilés l'un et l'autre, ils rejettent le style ampoulé et les mots longs d'un pied et demi, s'ils veulent toucher l'âme du spectateur par leurs gémissements.

§ 6.

Ce n'est pas assez qu'un poëme soit beau : il doit charmer et entraîner à son gré l'esprit de l'auditeur. Le rire appelle le rire, les pleurs amènent les pleurs sur le visage humain. Si tu veux que je pleure, commence d'abord par gémir toi-même, Télèphe ou Pélée : alors tes infortunes me toucheront; mais si tu rends mal ton rôle, je vais rire ou faire un somme. Aux visages affligés conviennent de tristes paroles, aux irrités des menaces, aux folâtres de la gaieté, aux sérieux des expressions graves. La nature en effet nous prédispose à toutes les situations : elle nous réjouit ou nous pousse à la colère; elle nous abat et

nous torture sous le poids du chagrin; puis le langage est l'interprète qui traduit ces divers mouvements de l'âme. Si les paroles sont en désaccord avec l'état du personnage, un éclat de rire s'élèvera parmi les chevaliers romains et parmi le peuple. Il faut beaucoup d'art pour faire parler convenablement un Dieu ou un héros, un vieillard plein d'expérience ou un jeune homme dans la fleur et l'ardeur de l'âge, une puissante matrone ou une nourrice empressée, un marchand à l'humeur vagabonde ou un paisible cultivateur, un habitant de la Colchide ou de l'Assyrie, un enfant de Thèbes ou d'Argos.

§ 7.

Suis la tradition pour tes caractères, ou sois conséquent avec toi-même dans tes créations. Si tu nous représentes le fameux Achille, qu'il soit actif, irascible, inexorable, fougueux; que les lois ne lui semblent pas faites pour lui et qu'il en appelle toujours aux armes. Que Médée soit fière et intraitable, Ino plaintive, Ixion perfide, Io errante, Oreste lugubre. Si tu hasardes sur la scène un sujet inconnu, si tu oses créer un personnage entièrement neuf, conserve-lui jusqu'au bout le caractère que tu lui as donné d'abord, et qu'il ne se démente point. Mais bien approprier à ta création les traits généraux est chose

difficile : emprunter au poëme de l'Iliade la matière de tes actes, vaudra mieux pour toi que d'offrir au public des choses qu'il n'a pu ni entendre ni connaître. Ce domaine commun deviendra ta propriété, si tu ne t'enfermes pas dans un cercle étroit, courant après le mot à mot comme un fidèle traducteur, et si tu ne tombes pas, triste imitateur, dans une impasse d'où tu ne pourrais plus sortir, soit par la honte, soit par les nécessités de l'ouvrage.

§ 8.

Tu ne commenceras pas comme autrefois cet écrivain cyclique : « *Je chanterai la fortune de Priam et les fameux combats.* » Que n'attendons-nous pas après de telles promesses pour lesquelles s'ouvre une si grande bouche? La montagne accouche d'une souris. Que j'aime bien mieux cet autre poëte, sans vaines prétentions : « Muse, redis-moi le guerrier qui, après la prise de Troie, visita les villes et connut les mœurs de plusieurs peuples. » Pas de fumée après l'éclair; mais après la fumée une vive lumière, et le poëte nous déroule de splendides merveilles : Antipathe et Scylla, Cyclope et Charybde. Pour le retour de Diomède, il ne remonte pas jusqu'à la mort de Méléagre, ni, pour la guerre de Troie, jusqu'aux deux œufs de Léda. Il court toujours vers le but, il jette en pleine

action l'auditeur, qu'il suppose au courant des faits; ce qu'il désespère de rendre brillant, il ne le traite pas, il l'abandonne; enfin, dans ses heureux mensonges, dans ses fictions mêlées au vrai, tout s'accorde, le début avec le milieu, le milieu avec la fin.

§ 9.

Écoute ce que je désire, et ce que le peuple désire *avec moi :* Si tu veux un applaudisseur attendant le rideau et restant en place jusqu'à ce que l'acteur dise : *Romains, applaudissez,* tu devras observer avec soin les mœurs de chaque âge et les traits propres aux divers caractères, mobiles comme les années. L'enfant, qui commence à prononcer des mots et qui sillonne le sol d'un pied affermi, se plaît à jouer avec ses pareils; il s'irrite et s'apaise sans cause, il change à la minute. Le jeune homme imberbe, qui respire enfin loin de son Mentor, aime les chevaux et les chiens, le champ de Mars poudreux. Il est de cire aux impressions du vice, revêche aux avertissements, dédaigneux de l'utile, prodigue, présomptueux, ardent et prompt à abandonner ce qu'il aime. L'âge mûr a changé l'esprit et les goûts. Il cherche la fortune et les relations, il poursuit les honneurs : il n'a garde d'exécuter ce que bientôt il lui faudrait défaire. Mille maux assiégent le vieillard. Il cherche, et ce qu'il a trouvé, le malheureux craint et il s'abs-

tient même d'en user; en toutes choses, son action est timide et glacée; il est irrésolu, lent à l'espoir, inactif et pourtant avide d'avenir; difficile, chagrin, louangeur du bon temps de son enfance et censeur impitoyable de la jeunesse. Le temps nous apporte avec lui beaucoup de bienfaits, mais il nous les enlève au déclin de la vie. Si donc l'on ne veut faire parler un jeune homme en vieillard, un enfant en homme fait, il faut rester toujours dans les conditions propres aux circonstances et à l'âge.

§ 10.

Ou l'action se passe sur la scène, ou elle est racontée. L'esprit est moins vivement excité par ce qui frappe l'oreille que par les objets placés sous le miroir fidèle de nos yeux et que, spectateurs, nous nous transmettons à nous-mêmes. Cependant les faits qui doivent s'accomplir derrière le rideau, tu ne les mettras pas en scène, et tu éloigneras de nos regards bien des choses qu'un éloquent récit pourra bientôt nous reproduire. Ainsi, que Médée n'égorge pas ses enfants aux yeux du public; qu'on ne voie pas l'odieux Atrée cuire des entrailles humaines, ni Progné se changer en oiseau et Cadmus en serpent. Tout ce que tu me montres ainsi me trouve incrédule et me fait horreur.

§ 11.

Qu'elle n'ait ni moins ni plus de cinq actes, la pièce qui veut être demandée et redemandée par le spectateur; qu'un Dieu n'intervienne pas, sans une nécessité absolue, pour dénouer le drame; qu'un quatrième personnage ne charge pas le nombre des interlocuteurs.

Le chœur remplira le rôle et l'office sérieux d'un acteur. Il ne chantera rien entre les actes qui ne concoure au but et ne s'y adapte exactement. Il doit être favorable à la vertu, donner des conseils amis, calmer le courroux, apaiser les passions : il vante la table frugale, la justice et les lois salutaires, la paix qui ouvre les portes. Il garde les secrets, il prie et invoque les dieux pour qu'ils relèvent le malheureux et qu'ils perdent le superbe.

§ 12.

La flûte n'était pas autrefois comme aujourd'hui garnie de cuivre et rivale de la trompette. Elle était légère et simple, percée de peu de trous; elle suffisait pour accompagner et soutenir le chœur, pour remplir de son souffle la salle modeste où s'assemblait un public peu nombreux, facile à compter, chaste et honnête. Quand le peuple vainqueur eut étendu son terri-

toire, qu'une plus vaste ceinture de murailles entoura la ville, et qu'on put, dans les fêtes, faire couler le vin pendant le jour en l'honneur de son génie, alors une plus grande licence s'introduisit dans le rhythme et dans la mesure. Quel goût pouvait-on attendre de l'ignorant, du paysan délivré de ses travaux et mêlé au citadin, du rustre assis à côté de l'homme bien élevé? C'est ainsi que le joueur de flûte ajouta à l'art ancien des mouvements pleins de mollesse et qu'il erra sur la scène en la balayant de sa robe. Mais ainsi encore la lyre sévère haussa le ton de sa voix : une éloquence fougueuse fit entendre un nouveau langage et des sentences pleines de sagesse, présageant l'avenir et ne différant guère des oracles de Delphes.

§ 13.

Ceux qui produisirent des vers tragiques, quand un vil bouc était le prix de la lutte, amenèrent bientôt nus sur la scène les agrestes satyres et osèrent tenter du badinage, en conservant à l'œuvre sa gravité : il fallait retenir par l'attrait de cette agréable nouveauté un spectateur sortant des sacrifices et qui, dans l'ivresse, ne connaissait plus de frein. Cependant il est une manière convenable de nous présenter ces satyres rieurs et bouffons, et de mêler le plaisant au sérieux. Un Dieu que l'on met en scène, un héros

jadis admiré sous l'or et la pourpre royale ne descendra pas aux tristes propos des obscures tavernes, pas plus que, pour éviter de ramper, il ne se perdra dans les nuages et les brouillards. Débiter des vers trop légers est au-dessous de la tragédie : pareille à la matrone, qu'on force à danser, aux jours de fête, elle se mêlera discrètement aux joyeux satyres, en gardant sa dignité. Pour moi, chers Pisons, si je mettais en scène des satyres, je n'aimerais pas leur faire désigner trop crûment les choses par leurs noms; mais, tout en m'efforçant de m'éloigner du style tragique qui ne peut leur convenir, je n'irais pas jusqu'à confondre les discours de Dave ou de l'effrontée Pythia, escroquant un talent au vieux Simon, avec le langage de Silène, gardien et nourricier de Bacchus. Je tirerais ma fiction d'un sujet connu de façon que chaque auditeur pût espérer en faire autant, puis qu'après beaucoup de sueur et de travail il reconnût la vanité de ses efforts. Tant la suite et l'enchaînement des idées ont de valeur! tant l'art peut donner de prix aux choses les plus communes! Les Faunes, tirés de leurs forêts, ne doivent pas, si j'en suis bon juge, comme des gens nés dans nos carrefours ou tenant aux habitudes du forum, parler la langue raffinée des petits maîtres, ni éclater en propos grossiers et obscènes. Autrement on offense les chevaliers, tous ceux qui ont une famille ou un patri-

moine; et si l'on plaît aux acheteurs de noix et de pois chiches, il faut se passer des autres suffrages et de la couronne qui est le prix du mérite.

§ 14.

Une syllabe longue à la suite d'une brève s'appelle iambe. C'est un pied rapide. Il a donné son nom au vers iambique, qu'on nomme encore trimètre : la mesure frappe six fois notre oreille et reste la même depuis le premier pied jusqu'au dernier. Il n'y a pas longtemps que ce vers, s'accommodant à une innovation, accueillit le lourd spondée dans son domaine; mais sa tolérance n'alla pas jusqu'à lui céder la seconde ou la quatrième place. On voit rarement de ces vers dans les beaux trimètres d'Accius et d'Ennius. Des vers jetés sur la scène et trop chargés de pesants spondées trahiraient chez l'auteur trop de précipitation, de la négligence ou la honteuse ignorance des règles de l'art. N'est pas juge qui veut des vers bien ou mal faits, et, sur ce point, les poëtes romains ont trouvé une indulgence dont ils n'étaient pas dignes. Irai-je donc pour cela écrire au hasard et avec toute licence, trop certain que si chacun voit mes fautes, elles me seront cependant pardonnées? Soit, j'éviterai le blâme ainsi, mais je n'aurai pas mérité la louange. Pour vous, les modèles grecs entre les mains, feuille-

tez-les la nuit, feuilletez-les le jour. Mais nos ancêtres ont loué le rhythme et le sel des vers de Plaute : ils ont été bien bons, pour ne pas dire bien fous dans leur admiration. Sachons, vous et moi, distinguer ce qui est grossier de ce qui est dit finement et juger par les doigts et par l'oreille la justesse de la mesure.

§ 15.

On ignorait le genre de la Muse tragique, quand, dit-on, Thespis inventa et colporta sur des chariots des pièces que représentaient et que chantaient des acteurs barbouillés de lie. Après lui, introduisant le masque et la robe décente, Eschyle installa un théâtre sur de modestes tréteaux, et il enseigna à parler un plus noble langage et à chausser le cothurne. A ces essais succéda l'ancienne comédie, qui parut avec honneur; mais la liberté dégénéra en licence et en excès que la loi dut réprimer : la loi parla, et, dépouillé du droit de nuire, le chœur fut réduit à un honteux silence.

Il n'est rien qui ait échappé aux tentatives de nos poëtes, et ils ont mérité quelque gloire, quand ils ont osé abandonner les traces des Grecs et célébrer des faits de notre histoire, en faisant agir leurs personnages tantôt sous la prétexte, tantôt sous la toge. Rome n'eût pas été moins puissante par les lettres

qu'elle l'a été par ses armes et ses vertus guerrières, si chacun de nos poëtes ne reculait devant les sages lenteurs et le travail de la lime. O vous, noble sang de Numa Pompilius, ne faites point de cas d'un poëme qui n'a pas coûté de longues heures, de nombreuses ratures, qui n'a pas été corrigé et perfectionné jusqu'à dix fois. Sous prétexte que le génie est bien au-dessus d'un art misérable, s'il faut en croire Démocrite qui exclut de l'Hélicon les poëtes sains d'esprit, nous voyons une bonne partie des auteurs ne prendre soin de tailler ni leurs ongles ni leur barbe, rechercher les lieux solitaires, éviter les bains : on s'imagine en effet conquérir le nom et la gloire du poëte, si l'on ne donne jamais à raser au barbier Licinus une tête que ne saurait guérir l'ellébore des trois Anticyres. Mais que je suis donc maladroit de suivre les usages et de me purger la bile au printemps! Nul ne ferait de meilleurs vers que moi. N'importe! je remplirai l'office de la pierre qui, incapable de couper elle-même, rend pourtant le fer tranchant. Sans rien écrire, j'enseignerai leur art et leurs règles aux écrivains; je dirai les sources auxquelles ils doivent puiser; je dirai ce qui nourrit et forme le poëte, ce qui convient, ce qui ne convient pas, où nous conduit le vrai, où nous jette l'erreur.

§ 16.

Le principe et la source de l'art d'écrire, c'est la raison. Socrate et ses œuvres pourront te montrer la matière à traiter : quand tu l'auras bien méditée, les mots viendront se placer d'eux-mêmes sous ta plume. Celui qui sait ce que l'on doit à la patrie, à ses amis; comment il faut aimer un père, un frère, un hôte; quel est le devoir du sénateur, du juge; quel est le rôle d'un chef envoyé à la guerre; celui-là saura certainement donner à chaque personnage les traits propres qui lui conviennent. Je veux qu'un imitateur habile prenne exemple de la vie réelle et des mœurs et qu'il tire de là de vivantes images. Parfois une pièce avec quelques traits frappants, mais surtout avec la vérité dans les caractères, peut, sans grande beauté, sans poids et sans art, amuser et captiver le peuple mieux que des vers vides d'idées et des bagatelles harmonieuses.

§ 17.

Aux Grecs le génie, aux Grecs l'éloquence, ce don des Muses; mais la gloire était le seul bien dont ils fussent avides. Pour nos jeunes Romains, ils apprennent par de longs raisonnements à diviser un as en cent parties. Voyons, fils d'Albinus, si de cinq

onces j'en retire une, que reste-t-il? Tu peux le dire? — Un tiers d'as. — Fort bien! Tu sauras conserver ta fortune. J'ajoute une once : combien cela fait-il? — Un demi-as. Ah! quand cette rouille, quand ce souci du pécule ont une fois pénétré les esprits, allez donc espérer des vers dignes d'être gravés sur le cèdre ou conservés dans le cyprès!

§ 18.

Les poëtes veulent ou nous instruire ou nous amuser, ou même tout à la fois dire des choses agréables et utiles à la vie. Quelque précepte que tu donnes, sois bref afin qu'à l'instant l'esprit docile recueille tes paroles et les garde fidèlement. Tout ce qui est superflu déborde de l'intelligence trop pleine. Que les fictions faites pour plaire soient vraisemblables. Une fable ne prétendra pas faire croire tout ce qu'elle veut; elle ne tirera pas tout vif des flancs de Lamia un enfant que celle-ci avait dévoré. Les graves sénateurs repoussent ce qui manque de sérieux, et les fiers chevaliers ne font point de cas d'un poëme austère. Celui-là gagne tous les suffrages qui sait mêler l'utile à l'agréable et charmer le lecteur en même temps qu'il l'instruit : son livre enrichit les libraires; il passe les mers et il assure à l'auteur un nom dans la postérité.

§ 19.

Il est certains défauts auxquels on pardonne volontiers. La corde ne rend pas toujours le son que le doigt demande et que l'esprit attend ; elle exhale quelquefois un son aigu au lieu d'un grave. La flèche ne frappe pas toujours le but qu'elle menaçait. Aussi, dans un poëme où dominent les beautés, je ne suis pas blessé de quelques taches, résultat de la négligence ou de la faiblesse propre à la nature humaine. Mais qu'est-ce à dire? Si le copiste d'un manuscrit refait la même faute, quoiqu'il ait été averti, il est sans excuse; on rit du joueur de cithare qui se trompe toujours sur la même corde. De même je place au rang des Chœrile un auteur qui bronche à chaque pas, et chez lequel j'admire en riant deux ou trois bonnes choses; tandis que je m'indigne si parfois le bon Homère s'endort. Et pourtant, dans un ouvrage de longue haleine, il est permis de sommeiller quelques instants. La poésie est comme la peinture : il y a des objets qui vus de très-près vous plaisent davantage, d'autres qui veulent un peu de lointain. Celui-ci a besoin d'un demi-jour : celui-là demande à être vu en pleine lumière et ne redoute pas le coup d'œil perçant du juge. Ce morceau plaît une fois : cet autre plaira dix fois répété.

§ 20.

O toi, l'aîné des jeunes Pisons, quoique la voix paternelle te forme au bien et que tu sois sage par toi-même, écoute et retiens ce que je vais te dire : dans certaines choses la médiocrité est tolérable et se fait supporter. Ce jurisconsulte, cet avocat médiocre, il est bien loin du talent de l'éloquent Messala, il ne possède pas la science de Cascellius Aulus; cependant il a son prix. Mais les poëtes! ni les hommes, ni les Dieux, ni les piliers des libraires ne leur permettent la médiocrité. Au milieu d'un agréable festin, une symphonie discordante, des parfums grossiers, du pavot mêlé à de pauvre miel de Sardaigne vont offenser nos sens, quand le repas pouvait se passer de ces accessoires. De même, créée, inventée pour charmer les esprits, la poésie ne peut quitter les cimes élevées sans tomber au fond de l'abîme. Celui qui ne connaît pas les jeux du champ de Mars s'abstient d'en toucher les armes. Celui qui ignore la paume, le disque, le cerceau, se tient tranquille, pour ne pas soulever des rires mérités dans les rangs épais de la foule. Et, sans savoir faire les vers, cet homme veut en composer! Pourquoi non? N'est-il pas libre et ingénu? N'a-t-il pas surtout les revenus d'un chevalier et une réputation sans tache? — Pour toi, tu ne diras, tu

ne feras jamais rien malgré Minerve, tu as pour cela trop de goût et de sagesse. Si cependant tu écris un jour, soumets ton œuvre au jugement de Mœcius, de ton père et de moi-même, et garde-la neuf années en portefeuille. On peut toujours détruire ce qui est inédit; ce qu'on a lancé en public ne se reprend plus.

§ 21.

Quand les humains vivaient au sein des forêts un homme sacré, un interprète des Dieux, Orphée les détourna du meurtre et d'une nourriture hideuse : c'est pour cela qu'on a dit qu'il avait adouci la rage des tigres et des lions. On a dit aussi d'Amphion, fondateur de la citadelle thébaine, qu'il remuait les pierres au son de sa lyre, et, qu'obéissant aux désirs qu'il modulait, elles se rangeaient d'elles-mêmes à la place désignée. La sagesse de ces premiers temps consista à distinguer les choses publiques des choses privées, le sacré du profane; à prohiber la débauche, à fonder les droits du mariage, à bâtir des villes, à graver les lois sur le chêne. C'est ainsi que le renom et la gloire vinrent aux poëtes divins et à leurs chants. Après eux, le grand Homère ; puis Tyrtée, qui, dans ses vers, anima de mâles courages aux combats de Mars. Les vers servirent à rendre les oracles, à montrer la route de la vie. La faveur des rois fut recher-

chée dans le langage des Muses, et l'on trouva tout à la fois dans la poésie un délassement et le noble but d'un long travail. N'aie donc jamais honte de cultiver la muse et les chants d'Apollon.

§ 22.

Est-ce la nature, est-ce l'art qui fait les bons vers? On se le demande depuis longtemps. Pour moi, je ne vois pas ce que peut l'étude sans une riche veine, ni le génie sans la culture : la nature et l'art se demandent mutuellement une aide et un concours ami. Celui qui dispute dans l'arène le prix de la course a fait et souffert bien des choses dans son enfance; il a subi le chaud et le froid, il s'est abstenu du vin et des plaisirs de Vénus. Le flûteur qui joue aux fêtes Pythiennes a commencé par apprendre et a tremblé devant un maître. Il ne suffit donc pas de dire : « Je produis des vers admirables. Tant pis pour qui reste à la queue! Je serais honteux de me tenir en arrière ou d'avouer que j'ignore ce que je n'ai jamais appris. »

§ 23.

Comme le crieur public assemble la foule autour des marchandises à vendre, de même un peuple de flatteurs est attiré sur les pas du poëte riche en

terres, riche en argent placé à gros intérêts. S'il peut offrir une table bien servie, répondre pour un débiteur pauvre et tirer d'affaire un malheureux impliqué dans de vilains procès, je m'étonnerais et je le féliciterais fort en le voyant distinguer un faux ami d'un ami véritable. Si tu fais ou si tu te prépares à faire un présent à quelqu'un, ne va pas choisir ce moment pour soumettre tes vers à cet homme plein de joie. Il s'écriera : Très-beau! Très-bien! Parfait! Il pâlira d'émotion en t'écoutant; ses yeux amis distilleront des larmes; il bondira, il trépignera. Les pleureurs à gages, dans les funérailles, en disent et font plus que ceux qui ont la douleur dans l'âme : de même un flatteur qui raille semble plus ému qu'un approbateur sincère. On dit que les rois font multiplier les rasades et soumettent un convive à l'épreuve du vin, quand ils veulent reconnaître s'il est digne de leur amitié. Pour toi, quand tu feras des vers, tu distingueras sans peine les trompeurs qui se cachent sous la peau du renard. Quand on récitait une pièce à Quintilius, il disait : Mon ami, corrige ceci et cela. Répondait-on que l'on ne pouvait mieux faire, après l'avoir deux et trois fois essayé vainement, il redisait encore de corriger et de remettre sur l'enclume les vers mal tournés; puis, si l'auteur persistait à défendre ses fautes plutôt que de faire des changements, Quintilius n'ajoutait pas un mot, il ne prenait

pas une peine inutile pour l'empêcher de rester seul et sans rival dans l'amour de ses œuvres et de lui-même. Un homme vrai et d'un goût sûr reprendra les vers faibles, blâmera les durs; du travers de sa plume il marquera de noir ceux qui sont négligés; il retranchera les ornements ambitieux; il essayera de jeter du jour sur ce qui est peu clair; il condamnera les termes ambigus; il notera tout ce qui est à changer; en un mot, il se fera un véritable Aristarque. Il ne dira pas : Pourquoi donc irais-je troubler mon ami pour des bagatelles? Il sait que ces bagatelles mèneront l'auteur à des maux sérieux, une fois qu'il aura essuyé les rires et les mépris du public.

§ 24.

On fuit un malheureux frappé de la lèpre, de la jaunisse, du délire ou de la folie. De même les gens sages fuient le contact d'un poëte insensé, tandis que la marmaille turbulente le harcèle et le poursuit. Pendant qu'il déclame ses vers sublimes en errant au hasard, comme un chercheur de merles, s'il tombe dans une fosse ou dans un puits et s'il pousse un long cri : « Au secours, citoyens, » personne ne songera à le tirer de là. A celui qui voudrait le secourir et lui tendre la corde je dirais : « Que sais-tu s'il n'est pas venu là tout exprès et s'il ne se refuse pas à être

sauvé? — et je lui raconterais la fin du poëte de Sicile. Voulant passer pour un dieu immortel, Empédocle se précipita de sang-froid dans l'Etna en feu. Qu'un poëte ait donc le droit de périr à son gré! Le sauver malgré lui, c'est presque le tuer. D'ailleurs, il n'en est pas à son coup d'essai; et, si on le retire, il ne consentira pas pour cela à redevenir tout simplement un homme, et il ne renoncera pas à sa passion pour une mort fameuse. Mais pourquoi fabrique-t-il tant de vers? On ne le sait pas bien. A-t-il souillé les cendres de ses pères, ou profané par un crime un lieu saint frappé de la foudre? Ce qui est certain, c'est qu'il est fou et pareil à un ours qui a pu briser les barreaux de sa cage. S'acharnant à réciter ses vers, il met en fuite et le savant et l'ignorant : s'il en peut saisir un, il le tient et l'assassine de sa lecture. C'est une sangsue qui ne lâchera la peau que lorsqu'elle sera gorgée de sang.

TABLE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1291]

